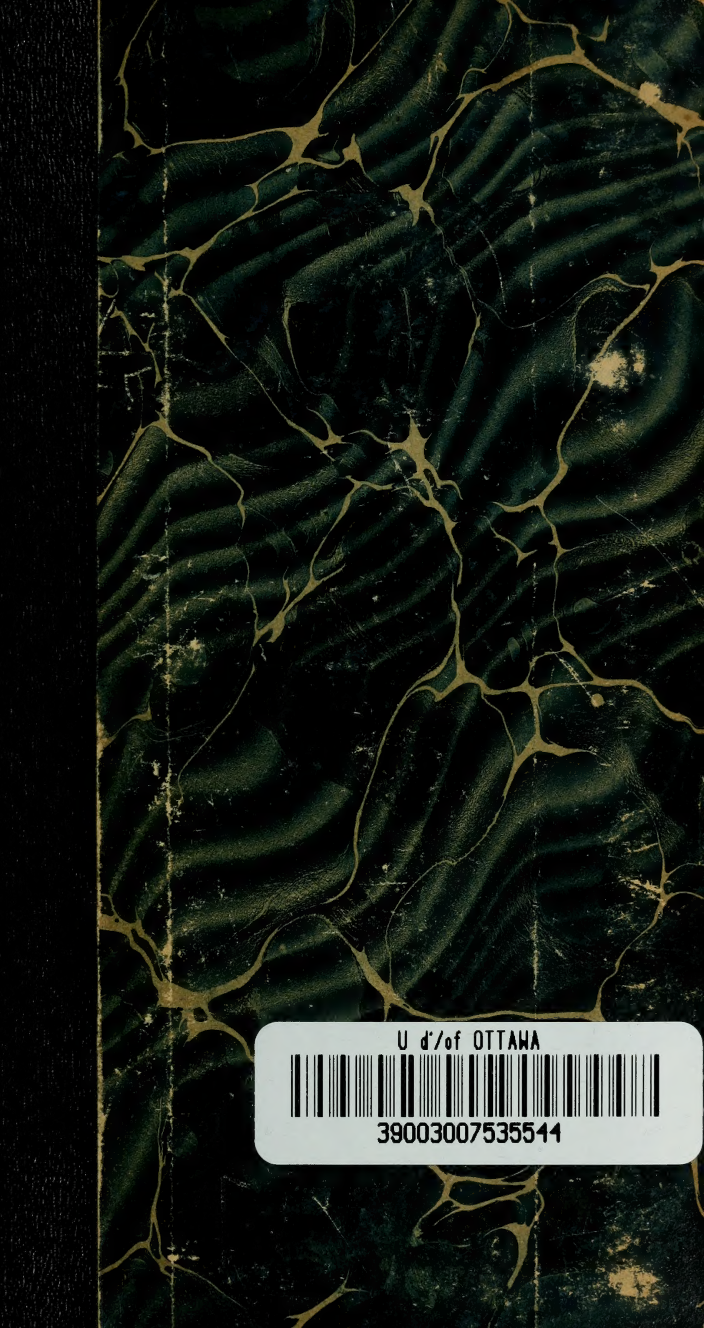

U d'/of OTTAWA
39003007535544

MÉDITATIONS
D'UN SOLITAIRE

DU MÊME AUTEUR :

LE RÉVÉLATEUR DU GLOBE (*Christophe Colomb et sa Béatification future*). Préface de J. Barbey d'Aurevilly (*épuisé*).
PROPOS D'UN ENTREPRENEUR DE DÉMOLITIONS (Stock).
LE PAL, pamphlet hebdomadaire (les 4 numéros parus) (*épuisé*).
LE DÉSESPÉRÉ, roman.
CHRISTOPHE COLOMB DEVANT LES TAUREAUX (*épuisé*).
LA CHEVALIÈRE DE LA MORT (*Marie-Antoinette*).
LE SALUT PAR LES JUIFS (Crès).
SUEUR DE SANG (1870-1871) (Crès).
LÉON BLOY DEVANT LES COCHONS (*épuisé*).
HISTOIRES DÉSOBLIGEANTES (Crès).
LA FEMME PAUVRE, épisode contemporain.
LE MENDIANT INGRAT (Journal de Léon Bloy).
LE FILS DE LOUIS XVI, portrait de Louis XVII, en héliogravure.
JE M'ACCUSE... Pages irrespectueuses pour Emile Zola et quelques autres. Curieux portrait de Léon Bloy (Bibliothèque des Lettres françaises).
EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS.
LES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE (*Coppée. — Le R. P. Judas. — Brunetière. — Huysmans. — Bourget, etc.*).
MON JOURNAL (Dix-sept mois en Danemark), suite du *Mendiant Ingrat.*
QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, suite du *Mendiant Ingrat* et de *Mon Journal.* Deux portraits de l'auteur.
BELLUAIRES ET PORCHERS. Autre portrait (Stock).
L'ÉPOPÉE BYZANTINE ET G. SCHLUMBERGER (*épuisé*).
LA RÉSURRECTION DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (*épuisé*).
PAGES CHOISIES (1884-1905). Encore un portrait.
CELLE QUI PLEURE (Notre-Dame de la Salette), avec gravure.
L'INVENDABLE, suite du *Mendiant Ingrat,* de *Mon Journal* et de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*. Deux gravures.
LE SANG DU PAUVRE.
LE VIEUX DE LA MONTAGNE, suite du *Mendiant Ingrat,* de *Mon Journal,* de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* et de l'*Invendable.* Deux gravures.
VIE DE MÉLANIE, *Bergère de la Salette,* écrite par elle-même. Introduction par Léon Bloy. Portrait de Mélanie.
L'AME DE NAPOLÉON.
EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS (Nouvelle série).
SUR LA TOMBE DE HUYSMANS (Laquerrière).
LE PÈLERIN DE L'ABSOLU, suite du *Mendiant Ingrat,* de *Mon Journal,* de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne,* de l'*Invendable* et du *Vieux de la Montagne.*
JEANNE D'ARC ET L'ALLEMAGNE (Crès).
AU SEUIL DE L'APOCALYPSE, suite du *Pèlerin de l'Absolu.*
MÉDITATION D'UN SOLITAIRE EN 1916.
DANS LES TÉNÈBRES.

LÉON BLOY

—

Méditations d'un Solitaire en 1916

Sicut nycticorax in domicilio.

SIXIÈME ÉDITION



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI RVE DE CONDÉ, XXVI



JUSTIFICATION DU TIRAGE

A ma filleule bien-aimée

ÉLISABETH DE GROUX

Oui, Élisabeth, ton parrain est un solitaire et même un corbeau de nuit, au sens de l'affreux mot grec nycticorax.

Cela signifie que je parle ou que je croasse dans les ténèbres au fond d'un désert où ne viendront m'entendre que ceux qui se sont éloignés de tous les chemins de la multitude.

C'est un bien petit troupeau, je t'assure, et si tu es assez audacieuse pour entreprendre ce pèlerinage, tu n'auras pas à craindre l'encombrement.

Peut-être aussi trouveras-tu mon voisinage meilleur que celui de quelques rossignols frivoles aimés de la foule qui ne sont eux-mêmes, après tout, que des oiseaux de nuit sans originalité ni profondeur.

C'est dans cet espoir que je t'adresse mon invitation à la sainte mélancolie des élus de la solitude.

LÉON BLOY

Ce livre est la contribution de guerre d'un vieil écrivain que la guerre a presque tué.

C'est la pensée, toute la pensée d'un homme de France accablé du chagrin de ne pouvoir mieux faire pour sa patrie, mais qui veut espérer que ses paroles auront le pouvoir de réconforter quelques âmes apparentées mystérieusement à la sienne.

L. B.

I

JE SUIS SEUL...

Je suis *seul*. J'ai pourtant une femme et deux filles qui me chérissent et que je chéris. J'ai des filleuls et des filleules que l'Esprit-Saint paraît avoir choisis. J'ai des amis sûrs, éprouvés, beaucoup plus nombreux qu'on n'en peut avoir ordinairement.

Mais, tout de même, je suis seul de mon espèce. Je suis seul dans l'antichambre de Dieu. Quand mon tour sera venu de comparaître, où seront-ils ceux que j'ai aimés et qui m'ont aimé? Je sais bien que quelques-uns qui savent prier prieront pour moi de tout leur cœur, mais qu'ils seront loin alors et quelle solitude épouvantable devant mon Juge !

Plus on s'approche de Dieu, plus on est seul. C'est l'infini de la solitude.

A ce moment là, toutes les Paroles saintes, lues tant de fois dans ma cave obscure, me

seront manifestées et le Précepte de haïr père, mère, enfants, frères, sœurs, et jusqu'à sa propre âme, si on veut aller à Jésus, pèsera sur moi autant qu'une montagne de granit incandescent.

Où seront-elles, les humbles églises aux douces murailles où je priais avec tant d'amour, quelquefois, pour les vivants et pour les défunts ? Où seront-elles, les chères larmes qui étaient mon espérance de pécheur, quand je n'en pouvais plus d'a'mer et de souffrir ? Et que seront devenus mes pauvres livres où je cherchais l'histoire de la Trinité miséricordieuse ?

Sur qui, sur quoi m'appuyer ? Les prières des biens-aimés que j'ai donnés à l'Eglise auront-elle le temps ou la force d'arriver ? Rien ne m'assure que l'Ange commis à ma garde ne sera pas lui-même tremblant de compassion et grelottant comme un pauvre mal vêtu oublié à la porte par un très grand froid. Je

serai ineffablement seul et je sais d'avance que je n'aurai pas même une seconde pour me précipiter dans le gouffre de lumière ou le gouffre de ténèbres.

—Je suis forcée de t'accuser ! dira ma conscience, et mes plus tendres amis confesseront, d'infiniment loin, leur impuissance. Défends-toi comme tu pourras, pauvre malheureux !

— C'est vrai que nous te devons, après Dieu, la vie de nos âmes, diront-ils en sanglotant, et cela nous fait espérer que la tienne sera traitée avec douceur. Mais regarde... il y a entre nous et toi le grand Chaos de la Mort. Tu nous es devenu inimaginable et participant de la Solitude inimaginable. Nous ne pouvons que tordre nos cœurs en priant pour toi. Si tu n'as pas été absolument un *disciple*, si tu n'a pas tout vendu et tout quitté, nous savons que tu es là où mille ans sont comme un jour et qu'un unique regard des Yeux de ton Juge peut avoir la rapidité de la foudre ou l'inex-

primable durée de tous les siècles. Car nous ne devinons rien, sinon que tu es inconcevablement seul et que si l'un de nous pouvait aller jusqu'à toi, il ne parviendrait pas à te reconnaître. Mais cela encore, il nous est impossible de le comprendre. A Dieu donc, jusqu'à l'heure bien inconnue du Jugement universel qui est un autre mystère plus impénétrable.

Adjuro te per Deum vivum, disait le Prince des prêtres pour contraindre Jésus à parler. Cette sommation prodigieuse dont les astres se troublèrent dure toujours, et ce sera la dernière clameur de l'humanité, quand elle se verra seule elle-même, à la fin des fins, dans l'incompréhensible vallée de Josaphat.

II

APRÈS DEUX ANS DE MASSACRES...

Après deux ans de massacres et d'atrocités, je cherche un homme assez inspiré pour me dire exactement ce qui se passe, pour donner un nom plausible à ce conflit de tous les peuples, à ce déchaînement inouï des captifs de tous les abîmes. Silence universel. On est tellement stupide que nul n'a rien à dire. Mais une sentimentalité diabolique intervient.

Abusant effroyablement de l'Evangile, quelques-uns osent parler de pardon, disant que la Haine est aussi contraire à la Justice qu'à la Miséricorde et que les chrétiens ont le devoir de donner à leurs ennemis tout ce que ceux-ci leur demandent et même au-delà. « Si quelqu'un veut prendre ta tunique, abandonne-lui encore ton manteau ». Ainsi parle Jésus dans le Sermon sur la Montagne.

— Vous voulez la moitié de la France,

messieurs les Prussiens, prenez donc jusqu'aux Pyrénées. Vous voulez détruire nos églises après les avoir profanées. Il vous faut les âmes de nos enfants pour les éteindre en les pourrissant. Ne vous gênez pas. Nous avons encore un assez grand nombre de vieux prêtres que vous n'avez pas eu le temps d'assassiner, et nous avons aussi le Corps du Christ consacré par eux. Si cela vous amuse de le fouler aux pieds ou de le jeter aux cochons, nous sommes de trop bons chrétiens pour vous refuser ce petit plaisir. Nous accomplirons ainsi la loi de douceur et de suavité parfaite que le Rédempteur a promulguée. Il nous reste aussi, ne l'oublions pas, beaucoup de femmes et de jeunes filles qu'il pourrait vous êtes agréable de violer. Elles sont à vous. Nous quitterons tout, nous renoncerons à tout, même au christianisme, pour vous plaire, et si vous voulez faire de nous des musulmans, nous y consentirons volontiers...

Eh ! bien, moi je ne consens à rien, je ne renonce à rien et je me persuade que la haine infinie de tous les saints pour les démons est exactement ce qu'il faut offrir aux ennemis de la France. En temps ordinaire déjà, lorsqu'une guerre lui était infligée, je pensais de même et le tocsin de l'épouvante religieuse ébranlait ma tour, de la base au faîte ; mais, aujourd'hui, comment se pourrait il que le commencement d'un songe de miséricorde entrât dans mon cœur ? Il ne s'agit pas ici d'une guerre quelconque, même injuste, mais d'une ruée infinie de cannibales enragés d'orgueil bête, étrangers à tout sentiment humain.

Certes, je me souviens de quelques-uns de mes amis, affreusement immolés, mais qu'est-ce que mon deuil dans l'océan de tous les deuils ? Où est la place de ce petit groupe lamentable dans un million de victimes qui sont allées vers Dieu, à tâtons, dans le brouillard rouge ? Et cette immense horreur que les

hommes n'avaient jamais vue, qu'est-elle encore comparée à la souillure épouvantable du Royaume de la Vierge Douloureuse, indiciblement dévasté et pollué par cette engeance des démons ?

Ah ! sainte Haine des enfants de la Lumière contre les enfants des Ténèbres, quel refuge n'es-tu pas ! Quelle consolation! Quel réconfort ! La haine infinie, sans pardon possible, sans autre assouvissement espérable que l'extermination à jamais de la race vouée à Satan qui voulut nous annexer à son enfer !

Que je veille ou que je dorme, je vois toujours ce monstre né de la plus basse, de la plus infâme apostasie, que l'inertie ou la cécité du monde a laissé grandir deux cents ans et qui ne peut être vaincu maintenant que par l'effort concerté de toutes les nations. Je le vois sans cesse et mon cœur bat comme une cloche de la nuit des morts !

Je sens alors une haine sans limite, une

haine absolue, une haine vierge et immaculée qui m'avertit de la présence de Dieu et sans laquelle je vois clairement que je ne pourrais pas être un chrétien. C'est la haine recommandée par l'Esprit-Saint, la haine eucharistique, la haine fervente de l'Amour contre un grouillement de soixante millions de maudits agités par les démons!

III

MES CHERS AMIS, PHILIPPE ET ANDRÉ, OU ÊTES-VOUS?...

Mes chers amis, Philippe et André, où êtes-vous ? Dans l'Evangile de saint Jean, c'est à Philippe que les païens s'adressent d'abord pour *voir* Jésus, et c'est André, et non pas un autre, que Philippe prend avec lui pour porter à Jésus ce message extraordinaire. Je veux croire que les choses se sont passées ainsi à Verdun, car il est indispensable que l'Evangile s'accomplisse toujours, de manière ou d'autre, jusqu'à la fin de la terre et des étoiles.

Mais le Maître doux et terrible ne rend pas ceux qu'on lui envoie. Je vous aimais trop, sans doute, mes amis, et c'est peut-être pour cela qu'il a permis que Guillaume vous assassinât en chemin. Peut-être aussi êtes-vous des bienheureux à sa Droite lumineuse. Je n'en sais rien. En tout cas, vous êtes maintenant des âmes, rien que des âmes toutes seules al-

légées de leurs corps laissés aux dévorants de la terre, vagabondes, si on peut dire, dans l'immense jour ou l'immense nuit, mais clairvoyantes au-delà de ce qui peut être conçu.

Vous me voyez maintenant tel que je suis et vous me connaissez infiniment mieux que je ne peux me voir et me connaître moi-même. Mes sentiments, certainement très humains, vous avez pu les mesurer, et mes pleurs, quand j'ai appris que vous n'étiez plus de ce monde, ont dû vous paraître une bien misérable et hypocrite fontaine. Pour ce qui est de mes prières qui eussent pu vous être si profitables, vous savez maintenant qu'elles sont un peu moins que la cendre ou la fumée. Je n'ai plus rien de caché pour vous, non plus que pour mes autres défunts qui vous précédèrent dans les Mains du Dieu vivant.

Père, mère, enfants, amis ou bienfaiteurs décédés, je sais que leurs âmes, heureuses ou malheureuses, m'environnent, n'ayant pas de

lieu, puisqu'elles n'ont plus de corps, et qu'elles sont les assistantes silencieuses de mes actions et de mes pensées. Sans doute rien ne les étonne, ayant dû passer elles-mêmes par le creuset où s'anéantissent les illusions. Mais je suis rougissant et confondu de me savoir continuellement scruté par ces innombrables et infaillibles témoins. La conscience ne serait-elle pas simplement le voisinage deviné des morts ?

Alors, ô mes bien-aimés disparus, si vous avez encore à souffrir, je ne veux pas que le spectacle de ma misère augmente vos peines. Je me ferai meilleur pour vous consoler, pour vous secourir ; je pleurerai sur moi-même pour éteindre, s'il se peut, quelques-uns de vos tisons. Telle est, du moins, ma résolution ferme de chaque jour et de chaque instant. Dieu veuille que mes actes y correspondent ! Mais comment espérer cela ?

Pourquoi faut-il que les morts soient dans

une telle impuissance de nous parler et qu'il y ait entre nous et ces voisins, si proches de nous cependant, des abîmes plus démesurés que tous les gouffres qui nous séparent de la plus lointaine étoile ?

— Tu étais là, tu me parlais, un petit souffle a passé, et te voilà tout à coup, — me semble-t-il, — à des centaines de milliards de lieues ! Cela pour toujours, si toutefois le mot *toujours* peut avoir un sens.

La Raison et la Foi nous crient que nous sommes immortels et la Religion nous enseigne que nous ressusciterons, un jour, dans nos vrais corps enfin glorifiés. Inutile de chercher une autre consolation. Seulement nous ne savons pas quand viendra ce Jour et nous ne pouvons pas même désirer qu'il vienne, tellement il nous est dit qu'il sera chargé d'épouvantes et de colère.

De profundis.

IV

J'AI SOUVENT PARLÉ DE QUELQU'UN QUI DOIT VENIR...

J'ai souvent parlé de Quelqu'un qui doit venir sans être attendu, de l'Etranger parmi tous les étrangers imaginables. Jamais un homme n'aura été si inconnu, si imprévu, si soudain... Il sera l'Etonnement même.

Est ce possible, vraiment, que je sois seul à l'attendre et à l'espérer ? Je ne fais pas autre chose depuis quarante ans et tout ce que j'ai paru faire était une manière de me ronger le cœur en attendant et en espérant.

Quand j'ai vu passer Napoléon, le siècle dernier, j'ai cru, un moment, que c'était Lui, et l'Ange qui est mon gardien pourra dire, au suprême jour, quel fut mon tressaillement. Mais Napoléon, je le compris bientôt, n'était pas absolument inattendu et il avait cette banalité de vouloir l'empire du monde. Il ne pouvait alors que ressasser l'Histoire et finir

comme un téméraire en se livrant au classique vautour.

Tout ce que je peux dire, c'est que l'Etranger qu'il faut attendre sera certainement un vagabond, étant envoyé par CELUI dont il est écrit que nul ne sait d'où Il vient ni où Il va. Un vagabond de l'Absolu, de la Douleur, de l'Insomnie, si prodigieux que tout ce qui est stable et délimité reculera devant lui et que ses plus proches en auront peur. Comparés à lui les miséreux ordinaires ressembleront à des rois, et pourtant, la misère la plus parfaite le reniera, parce que l'Infini d'elle-même lui sera montré par ce Visiteur dans les Plaies du Christ.

Jamais la foi modique des chrétiens n'aura subi une aussi dure contrainte et jamais, en même temps, il ne se sera vu une aussi énorme puissance concédée à un homme de rien, chargé par Décret de tout accomplir. Et il sera tellement un homme de rien qu'on ne pourra

pas lui supposer un étage quelconque de sainteté, une parcelle infinitésime de l'esprit de prophétie. Il ne sera probablement pas autre chose qu'un reflet de la Gloire dans un cloaque, mais un reflet si redoutable que les montagnes craindront d'être consumées !

Où est-il maintenant ? Je sens, je crois fermement savoir que son heure est proche et l'immense cri des contemporains, unanimes depuis deux ans à réclamer une Justice qu'ils ignorent, m'en avertirait suffisamment. Mais je ne sais pas où il se cache et je ne demande plus à le savoir. Quand j'étais jeune encore, je l'ai cherché partout, avec un acharnement incroyable, n'ayant, d'ailleurs, aucune espérance de le trouver. Je ne le cherche plus, content de penser que mon désir ne sera pas déçu et que je le verrai avant de mourir.

Je l'écrivais, l'an dernier, à un excellent : « Sachant que ce qui se passe n'est qu'un lever de rideau, j'attends le vrai drame,

j'attends Quelqu'un. Ce quelqu'un existe certainement, dans la plus impénétrable obscurité. Il est ici ou là, très loin ou très près. Nous Lui avons peut-être serré la main, sans savoir. Quand Il entrera en scène, il tombera de tous les yeux une prodigieuse quantité d'écailles et il y aura dans le monde une clameur infinie... »

V

MONSIEUR, VOUS ÊTES BEAU COMME UN ANGE...

— Monsieur, vous êtes beau comme un ange. — Madame, vous avez de l'esprit comme un démon.

S'il y eut jamais un champ de manœuvres où se soient exercés avec ampleur les instincts de prostitution particuliers à la race humaine, c'est assurément le royaume des esprits célestes ou le sombre empire des intelligences réprouvées.

On a tellement compris que l'habitacle cellulaire de la Désobéissance est rempli de compagnons invisibles, qu'on a voulu, dans tous les temps, les associer en quelque manière aux actes visibles qui s'accomplissaient dans les divers cabanons.

Alors on s'est appelé : mon chérubin ! ou : mon petit satan ! et toutes les cochonneries sublunaires, aussi bien que les sottises les

plus triomphales, ont été pratiquées sous d'arbitraires invocations qui déshonoraient à la fois le ciel et l'enfer. Et pour assouvir les cœurs en travail de démangeaisons sublimes, la poésie et l'imagerie plastiques se sont évertuées aux apothéoses !

Ils sont Sept — ô mon tendre amour ! — qui vous regardent curieusement des sept encognures de l'Eternité ! On les croirait sur le point de coller leurs bouches aux épouvantables Olifants du rappel des morts, et leurs indicibles mains, que n'inventerait aucun délire, sont déjà crispées autour des Sept Coupes de la fureur.

Que la petite lampe qui brûle devant le plus humble autel de la chrétienté leur fasse un signe, et les habitants du globe voudront sauter dans les planètes pour échapper à la plaie de la terre, à la plaie de la mer, à la plaie des fleuves, à l'hostilité du soleil, aux immigrations affreuses de l'Abîme, à l'effa-

rante cavalerie des Incendiaires et surtout à l'universel Regard du Juge !

En vérité, ce sont les « Sept qui se tiennent en la présence de Dieu », nous dit l'Apocalyptique, et c'est tout ce qu'on en peut savoir. Mais il n'est pas défendu de supposer — comme pour les étoiles — qu'il y en a des millions d'autres dont le moindre est capable d'exterminer, en une seule nuit, les cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens de Sennachérib ; — sans parler de ceux-là qu'on nomme précisément les démons et qui sont, au fond des puits du chaos, l'image renversée de tous ces flambeaux crépitants du ciel.

Si la vie est un festin, voilà nos convives ; si elle est une comédie, voilà nos comparses ; et tels sont les formidables Visiteurs de notre sommeil, si elle n'est qu'un rêve.

Lorsqu'un entremetteur d'idéal barytonne les splendeurs *angéliques* de Célimène, sa sottise a pour témoins les Neuf multitudes, les

Neuf cataractes spirituelles que Platon ne connaissait pas : Séraphins, Chérubins, Trônes, Dominations, Vertus, Puissances, Principautés, Archanges et Anges, parmi lesquels il faudrait peut-être choisir... Si c'est l'*enfer* qu'on invoque, c'est — à l'autre pôle — exactement la même aventure.

Et pourtant, ils sont nos très proches, les voyageurs de la lumineuse échelle du Patriarche, et nous sommes avertis que chacun de nous est avaricieusement gardé par l'un d'entre eux, comme un inestimable trésor, contre les saccages de l'autre abîme, — ce qui donne la plus confondante idée du genre humain.

Le plus sordide chenapan est si précieux qu'il a, pour veiller exclusivement sur sa personne, quelqu'un de semblable à Celui qui précédait le camp d'Israël dans la colonne de nuées et dans la colonne de feu, et le Séraphin qui brûla les lèvres du plus immense de tous les prophètes est peut être le convoyeur

aussi grand que tous les mondes, chargé d'escorter la très ignoble cargaison d'une vieille âme de pédagogue ou de magistrat.

Un ange réconforte Elie dans son épouvante fameuse ; un autre accompagne dans leur fournaise les Enfants Hébreux ; un troisième ferme la gueule des lions de Daniel ; un quatrième enfin qui se nomme le « Grand Prince », disputant avec le Diable, ne se trouve pas encore assez colossal pour le maudire, et l'Esprit-Saint est représenté comme le seul miroir où ces acolytes inimaginables de l'homme puissent avoir le désir de se contempler.

Qui donc sommes-nous, *en réalité*, pour que de tels défenseurs nous soient préposés et surtout, qui sont-ils eux-mêmes, ces enchaînés à notre destin dont *il n'est pas dit* que Dieu les ait faits, comme nous, à sa Ressemblance et qui n'ont ni corps ni figure ?

C'est à leur sujet qu'il fut écrit de ne jamais « oublier l'hospitalité », de peur qu'il ne

s'en cachât quelques-uns parmi les nécessiteux étrangers.

Si tel vagabond criait tout à coup : « Je suis Raphaël ! Je paraissais boire et manger avec vous ; mais ma nourriture est invisible et ce que je bois ne saurait apparaître aux hommes » ; qui sait si la terreur du pauvre bourgeois ne s'étendrait pas aux constellations ?

Fumant de peur, il découvrirait que chacun vit à tâtons dans son alvéole de ténèbres, sans rien savoir de ceux qui sont à sa droite ni de ceux qui sont à sa gauche, sans pouvoir deviner le « nom » véritable de ceux qui pleurent en haut ni de ceux qui souffrent en bas, sans pressentir *ce qu'il est lui-même*, et sans comprendre jamais les murmures ou les clameurs qui se propagent indéfiniment le long des couloirs sonores...

(Léon Bloy. *La Femme pauvre*.)

VI

CE QUE CHAQUE HOMME EST, EXACTEMENT, NUL NE POURRAIT LE DIRE...

Ce que chaque homme est exactement, nul ne pourrait le dire. Les plus favorisés peuvent tout au plus, invoquer des ascendants rencontrés, il y a plusieurs siècles, dans les encognures ténébreuses de l'histoire et dont les noms inscrits en de très vieux parchemins, peuvent se lire encore sur de rares tombes que le temps n'a pas émiettées.

Les croquants dont je suis ne savent rien ou presque rien au-delà de leurs aïeux immédiats, paternels ou maternels ; mais les uns comme les autres ignorent invinciblement leur *parenté surnaturelle*, et les gouttes d'un sang plus ou moins illustre dont se réclament les superbes ne constituent pour personne l'IDENTITÉ.

Vous pouvez savoir qui vous engendra, mais, sans une révélation divine, comment

pourriez-vous savoir qui vous a conçu? Vous croyez être né d'un acte, vous êtes né d'une pensée. Toute génération est surnaturelle. L'état civil dont vous êtes quelquefois si fier ne sait absolument rien de votre âme et son registre de néant ne peut mentionner que votre corps catalogué à l'avance pour le cimetière. S'il existe un arbre généalogique des âmes, les Anges seuls peuvent être admis à le contempler. Les autres arbres ainsi dénommés sont décevants et incertains. La généalogie des âmes ! Qui peut comprendre cela ?

Vous êtes le fils ou le petit-fils d'un grand homme. Si vous n'êtes pas précisément un avorton, on vous dira que vous avez hérité de son âme, comme si ce lieu commun avait un sens. Chacun de nous a une âme infiniment différente des autres âmes et dont la provenance est un mystère. Elle vient d'en haut ou d'en bas, de très loin ou de très près, mais

elle va où elle doit aller, infailliblement. Il y a des êtres humains écrasés par leur âme qui paraît trop grande pour eux et il y en a une infinité qui ne la sentent même pas. Et cependant ils n'ont que cela, les uns et les autres, et il n'est pas possible d'y rien changer.

Ames de saints, âmes de poètes, âmes de barbares, âmes de pédants ou d'imbéciles, âmes de cent mille bourreaux pour une seule âme de martyr, âmes sombres ou lumineuses, d'où venez vous et quelle Volonté inscrutable vous a réparties ?

Je sais bien que je suis né à telle époque, en un lieu déterminé, et que j'ai un nom parmi les hommes. J'ai eu un père et une mère, j'ai eu des frères, des amis et des ennemis. Tout cela est indubitable, mais j'ignore le *nom* de mon âme, j'ignore d'où elle est venue et, par conséquent, je ne sais absolument pas qui je suis. Quand elle quittera mon corps, celui-ci tombera en poussière et les chères créa-

tures qui me survivront en pleurant, héritières de mon ignorance, ne pourront me désigner dans leurs prières que par le nom d'emprunt qui servit à me séparer un peu des autres mortels.

J'ai pensé bien souvent à cette peine étrange qui semble n'affliger personne.

« Quel est », ai-je écrit un jour, à propos du théâtre ou même du roman-feuilleton, « quel est le secret suprême, irrésistible, l'arcane certain, le *sésame* de Polichinelle qui ouvre les cavernes de l'émotion pathétique et fait sûrement et divinement palpiter les foules ? Ce secret fameux, c'est tout bonnement *l'incertitude sur l'identité des personnes*. Il y a toujours quelqu'un qui n'est pas ou qui pourrait ne pas être l'individu qu'on suppose. Il est nécessaire qu'il y ait un fils dont on ne se doutait pas, une mère que personne n'aurait prévue, ou un oncle plus ou moins sublime qui a besoin d'être débrouillé. Tout

le monde finit par se reconnaître et voilà la source des pleurs. Depuis Sophocle ça n'a pas changé. Ne pensez-vous pas, avec moi, que cette imperdable puissance d'une idée devenue banale tient à quelque *pressentiment* très profond, interrogé depuis trois mille ans et depuis toujours, par les tâtonnants inventeurs de fables, comme Œdipe aveugle et désespéré cherche la main de son Antigone?... »

Ego dixi : Dii estis et filii Excelsi OMNES. Vous êtes des Dieux et vous êtes *tous* les fils du Très-Haut. Oracle de l'Esprit-Saint corroboré par le dogme catholique de la Communion des Saints. Je suis Dieu et fils de Dieu, c'est donc certain, mais il y en a d'autres, en nombre infini, et je ne sais pas quel est mon plus proche, mon *proximus*, comme dit l'Evangile.

Selon la parenté spirituelle qui m'est inexorablement cachée, il y a peut-être, en quelque désert, un sauvage horrible de qui l'âme est

sœur jumelle de la mienne, et il se peut aussi que nos deux âmes soient, en même temps, cousines-germaines de celle de l'odieux Guillaume de Hohenzollern ou de tout autre impardonnable profanateur de la Face du Dieu vivant qui le fit à sa Ressemblance.

Tout cela est certainement possible, et j'ose dire, du fond de mes ténèbres, que plus ces rapprochements font peur, plus ils sont probables. C'est de quoi s'humilier profondément.

VII

LA COMMUNION DES SAINTS !...

La Communion des Saints! Que signifient ces deux mots pour la plupart des chrétiens qui les redisent chaque jour comme un article de leur foi. Les moins ignorants sont forcés de savoir que telle est la désignation théologique de l'Eglise, corps mystique du Christ dont tous les fidèles sont les membres visibles. C'est le rudiment.

Mais combien sont-ils, ceux qui, dépassant ce postulat, sont capables de penser — avec les Apôtres — que les seuls démons sont hors de l'Eglise, qu'aucun être humain n'est exclu de la Rédemption et que même les plus ténébreux païens sont virtuellement catholiques, héritiers de Dieu et co-héritiers du Christ?

Si tous les hommes sans exception n'étaient pas des saints en puissance, le neuvième arti-

cle du Symbole n'aurait pas de sens. Il n'y aurait pas de Communion des Saints. C'est le concert de toutes les âmes depuis la création du monde, et ce concert est si merveilleusement exact qu'il est impossible de s'en évader. L'exclusion inconcevable d'une seule serait un danger pour l'Harmonie éternelle. Il a fallu inventer le mot « réversibilité » pour donner une idée vaille que vaille de cet énorme Mystère.

On s'est amusé à dire que les globes célestes situés, par le calcul, à d'épouvantables distances les uns des autres, sont, en réalité, dans la vision séraphique, une masse compacte de corps immenses aussi serrés que les grains d'un bloc de granit. Ce paradoxe apparent est une vérité si on l'applique au monde infini des âmes. Seulement chacune d'elles ignore sa voisine comme les luminaires de la voie lactée ignorent les plus proches luminaires au milieu desquels ils sont con-

fondus dans l'incompréhensible harmonie de tous ces colosses de splendeur.

Mais Dieu connaît son œuvre et cela suffit. C'est assez pour nous de savoir qu'un équilibre sublime est voulu par lui et que l'importance de chacune de ses créatures intelligentes échappe complètement aux conjectures amoureuses des plus grands saints. Tout ce que nous pouvons entrevoir en tremblant et en adorant, c'est le miracle constant d'une balance infaillible entre les mérites et les démérites humains, en sorte que les dénués spirituels soient assistés par les opulents et les timides suppléés par les téméraires. Or cela se passe tout à fait à notre insu, selon l'ordonnance merveilleusement inconnue de l'affinité des âmes.

Tel mouvement de la Grâce qui me sauve d'un péril grave a pu être déterminé par tel acte d'amour accompli ce matin ou il y a cinq cents ans par un homme très obscur de qui

l'âme correspondait mystérieusement à la mienne et qui reçoit ainsi son salaire.

Le temps n'existant pas pour Dieu, l'inexplicable victoire de la Marne a pu être décidée par la prière très humble d'une petite fille qui ne naîtra pas avant deux siècles.

Inversement, il est loisible à chacun de provoquer des catastrophes anciennes ou présentes dans la mesure où d'autres âmes peuvent retentir à la sienne. Ce qu'on nomme le libre arbitre est semblable à ces fleurs banales dont le vent emporte les graines duvetées à des distances quelquefois énormes et dans toutes les directions, pour ensemencer on ne sait quelles montagnes ou quelles vallées. La révélation de ces prodiges sera le spectacle d'une minute qui durera l'éternité.

De telles pensées sont à leur place en notre temps d'apocalypse. Des millions d'hommes s'entrégorgent en Europe et en Asie par la volonté d'un seul imbécile. Que signifie le

conflit de ces torrents d'âmes ? D'où viennent-elles ? Quelles peuvent être leurs parentés respectives et où vont-elles après avoir quitté leurs pitoyables vêtements de chair ?

Oh ! le silence prodigieux et surnaturel qui remplace tout à coup le fracas monstrueux de la bataille ! Silence infini dans les ténèbres ou dans la lumière, on ne sait pas. Mais alors sans doute, il y a des rencontres et des surprises ineffables. Des voix inaudibles, des visages d'âmes se reconnaissent pour toujours à travers les cloisons diaphanes des races et les translucides murailles des siècles...

— La voici, ton *identité* ! prononcera le Juge, s'adressant à la conscience de chacun. Et c'est vraiment tout ce qu'il nous est donné de concevoir de cet instant redoutable.

VIII

GUILLAUME N'A PAS VOULU LA GUERRE...

Guillaume n'a pas voulu la guerre. Il l'a tellement dit et tellement prouvé qu'il n'est plus permis à personne de douter de la parole de ce pacifique et véridique empereur. Tout le monde sait qu'il ne fabriquait des canons que pour assurer la paix universelle et l'expérience a démontré que ses obus auraient pu avoir l'innocence et la bénignité des suppositoires.

Quelqu'un l'a voulue, cependant, cette guerre diabolique, et puisqu'on parle de régler les comptes, je pense qu'il serait intéressant de chercher le coupable. Je crains seulement qu'il n'y en ait un grand nombre et, pour tout dire,

Il y a aujourd'hui, soixante-dix ans, la

Sainte Vierge s'est manifestée sur une montagne du Dauphiné. Elle apparut en larmes à deux enfants pauvres, leur annonçant d'épouvantables malheurs si on ne se convertissait pas, leur disant qu'elle n'avait presque plus la force de « retenir le Bras de son Fils » et les chargeant de faire passer cet avertissement *à tout son peuple*.

On aurait pu croire que tous ceux qui avaient en France quelque autorité religieuse, que tous les évêques et tous les prêtres se seraient immédiatement dévoués à le propager. Ce fut le contraire qui arriva.

La révélation n'était pas douteuse. Des miracles nombreux la certifiaient et la parfaite candeur des témoins ne pouvait être contestée. Mais la Mère de Dieu condamnait la turpitude ou la médiocrité sacerdotales ; elle dénonçait, en termes très durs, l'indignité des personnes consacrées à Dieu ; et la justice de ses reproches fut aussitôt démontrée par l'incré-

dulité universelle et la désobéissance monstrueuse qu'ils déchaînèrent.

L'étonnement des générations à venir sera infini. Nous seulement le blâme de la Reine du clergé ne fut accepté par personne, mais il y eut un accord unanime dans le monde ecclésiastique pour décrier et pour effacer de toutes les mémoires cet événement extraordinaire. Les témoins furent livrés à la dérision, outragés, calomniés, persécutés, assassinés autant que possible. Des évêques ne craignirent pas de mentir avec impudence et entraînèrent, comme des capitaines de démons, une multitude incroyable de prêtres qu'on avait crus des amis de Dieu. Tout ce monde mentit sans relâche, soixante-dix ans, et mentit jusqu'à la fureur démoniaque, inclusivement.

Chose inouïe que n'osait pas espérer l'enfer : les religieux réguliers ou séculiers commis à la garde du sanctuaire de la Salette, transformé par eux en une auberge, devinrent tout de

suite les instruments les plus actifs de l'iniquité sacerdotale.

— Il est incontestable, disent-ils, que la Sainte Vierge est apparue en ce lieu, qu'elle y a pleuré sur notre impiété, en prophétisant la maladie du blé et la maladie des pommes de terre dans notre malheureux département. Mais elle n'a rien dit de plus et il faut rejeter avec horreur tout ce qui a pu être suggéré à l'imagination de deux enfants qui ont mal tourné. Mélanie surtout, dont quelques aliénés veulent faire une sainte, a répandu toute sa vie les plus criminelles accusations contre le clergé irréprochable que Notre Seigneur Jésus-Christ a nommé *le sel de la terre* et qui est, sans doute possible, la partie saine de la chrétienté...

C'est uniquement pour dire cela, tous les jours, à des pèlerins de plus en plus rares, que ces prêtres gargotiers ont été installés sur la montagne par un évêque de Grenoble

qui est mort dans des convulsions de possédé.

Cela dure depuis soixante-dix ans, je le répète. Le résultat de ces pratiques a été l'ignorance universelle d'un événement qui aurait dû être connu de toute la terre. Ninive n'a rien su des menaces de la Sainte Vierge et de la nécessité de faire pénitence. Encouragés par leurs pasteurs, les peuples chrétiens ont cru que tout allait le mieux du monde, qu'il n'y avait absolument rien à craindre et que rien ne devait être changé à l'extérieur des sépulcres.

Aujourd'hui encore, aujourd'hui même, quand le monde est en feu et que l'avertissement miséricordieux du 19 septembre 1846 se précise par l'immolation accomplie déjà de plusieurs millions d'hommes, il ne se trouve pas en France un *seul* évêque pour crier enfin la vérité ! Au contraire, la rage de ces chiens muets paraît à son paroxysme ! Quelques-uns

ne peuvent entendre parler de la Salette sans grincer des dents.

Comment accuser le seul Guillaume ? Celui-là du moins n'est qu'un imbécile, épouvantable tant qu'on voudra, mais un imbécile, un de ces *mimes secrets allaités par la Fortune* dont a parlé Juvénal, un « lépreux de la cervelle », selon la forte expression de d'Aubigné. Cela et probablement rien de plus. Le compte de ce maudit est déjà réglé, d'ailleurs, équitablement. Ne regardez pas de ce côté-là, si vous ne voulez pas mourir de peur. Bon conseil à donner aux gens timides.

Mais qu'adviendra-t-il de nos évêques, de nos archevêques, de nos cardinaux ? Ceux-là ne sont pas nécessairement des imbéciles. Ils ont dû savoir ce qu'ils faisaient quand ils outrageaient Marie et qu'ils poussaient la France vers la mort. Il ne faut pas non plus regarder par là. C'est peut-être plus effrayant encore. *In interitu vestro ridebo et subsannabo*, dit l'Epouse terrible de l'Esprit-Saint.

IX

LES PRÊTRES-SOLDATS !...

Les prêtres-soldats ! Il fallait le cataclysme d'impiété procuré par l'Allemagne et la lâcheté irrémissible de l'épiscopat français pour que fût possible une telle monstruosité. Vingt ou trente mille prêtres, peut-être plus, ont été arrachés à l'autel et jetés parmi les combattants, sous prétexte d'égalité.

Les plus favorisés ont été faits infirmiers ou brancardiers, mais, autant que possible, sous des chefs hostiles à la religion et s'opposant à l'exercice de leur ministère, fût-ce auprès des mourants qui les appellent dans leur agonie. On m'a parlé d'un groupe de ces lamentables infirmiers commandé par un gradé, prêtre comme eux, mais apostat, que la haine sectaire avait astucieusement choisi pour leur tourment. Les autres sont armés et dans le rang, forcés de combattre.

Ces hommes revêtus du caractère indicible-

ment auguste de la prêtrise, que Dieu a mis en sa place, leur conférant le pouvoir de consacrer et d'absoudre, les voilà dans la tranchée, pêle-mêle avec des soldats ignorants ou impies, rassasiés, le jour et la nuit, de leurs blasphèmes et de leurs ordures, n'ayant pas même ce qui est accordé aux assassins dans les bagnes, le moyen de satisfaire en secret aux exigences les plus basses de la nature ; mais surtout contraints de mentir à leur vocation qui leur interdit l'effusion du sang !

La Foi est tellement morte que l'énormité sacrilège de cette violence n'est pas remarquée et que même des prêtres, en assez grand nombre, se glorifient de ce qui devrait les désespérer, rassurés dans leur conscience par le reniement judaïque des Princes de l'Eglise qui les ont dispensés, m'a-t-on dit, de leurs obligations les plus strictes et de toute dignité sacerdotale — comme s'ils en avaient le pouvoir !

—

Si tu peux survivre à cette phase nouvelle de ton ministère de charité, tu redeviendras ce que tu étais auparavant, mais alors couvert de gloire et pourvu d'un accroissement très sensible de la considération inséparable de ta dignité d'apôtre. Tu pourras alors prier avec compétence pour les morts que tu auras expédiés à leur Juge, en te souvenant des paroles qui te furent dites à l'ordination : *Accipe potestatem in Ecclesia Dei pro vivis et defunctis.*

« La France est assassinée par ses évêques » disait souvent la Bergère de la Salette. Ces hauts pasteurs, souvent choisis dans les conciliabules maçonniques où préside le Diable, peuvent-ils ne pas souscrire à l'occulte volonté

qui les installa sur leurs sièges ? C'est effrayant de penser qu'aucun d'eux n'a élevé la voix pour protester en temps utile contre la mobilisation des prêtres et que le concours matériel et dérisoire de quelques milliers d'hommes qu'ils n'avaient pas le droit de sacrifier, leur a paru préférable au service de Dieu et plus expédient pour la défense de la patrie !

Assurément cette loi tyrannique, autant qu'absurde et sacrilège, eût été inapplicable sans leur complicité.

La France leur devra l'avilissement définitif de son sacerdoce et, presque partout, la privation irréparable du Sacrifice propitiatoire. Mais Dieu est si absent de la pensée contemporaine et le désastre des âmes est si complet qu'il se

trouve des feuilles catholiques, approuvées ou encouragées par nos pontifes, pour exalter l'*héroïsme* de tels soldats !

J'imagine un pauvre prêtre dans ce cloaque, se sentant devenir cloaque lui-même, transformé en « matériel humain », selon la hideuse expression allemande, et se rappelant, avec une tristesse infinie, les joies surnaturelles du commencement de sa vie sacerdotale, l'innocence et la puruté de ses sentiments et de ses désirs, quand il offrait, pour la première fois, le Calice « en présence de la Majesté divine pour le salut du monde entier » ; quand ses mains consacrées,

il les lavait *inter innocentes*, en suppliant Dieu de ne pas le confondre avec les homicides ; lorsque enfin, le sacrifice consommé, il demandait humblement au Seigneur que, « par la vertu de ce mystère sacré, il ne restât pas en lui la moindre tache des crimes humains ».

Oui, vraiment, elles doivent être étrangement, épouvantablement chargées d'amertume les pensées de ce malheureux parmi les plus malheureux de ce monde, de ce déchu qui n'a même pas eu la volonté de sa déchéance, de cette victime de la soumission aux pasteurs iniques, immolateurs de son âme,

!

X

UNE TRISTESSE ÉNORME EST SUR LE MONDE...

Une tristesse énorme est sur le monde. A l'exception des scélérats innombrables, industriels ou commerçants, qui s'enrichissent de la guerre et qui craignent de la voir finir, à l'exception des prostitués de tous les étages qui se soûlent du sang des victimes, on n'entend partout que des lamentations ou des sanglots.

J'ai ici, devant moi, l'œuvre peu connue d'un peintre tchèque de grand talent, mort il y a quelques années. C'est une série de compositions dantesques inspirées par le souvenir d'une peste fameuse. L'une d'elles évoque le désespoir d'un peuple qui se rue au carnaval pour narguer la mort.

Les excitateurs vêtus de haillons sordides et contaminés, quelques-uns même complètement nus, donnent le branle à la multitude enragée qui veut jouir une dernière fois, n'im-

porte comment, avant d'être jetée aux fossoyeurs. Cela sous un ciel horrible éclairé par un soleil jaune.

Cette image cruelle me paraît symbolique de l'abominable carnaval de nos profiteurs de guerre. Ceux de ces puants qui ne sont pas rigoureusement des brutes doivent subodorer la mort, eux aussi, comme les convives de la peste noire. La *nudité* des crapules imaginées par le peintre leur est applicable, en ce sens qu'ils ont dépouillé avec cynisme jusqu'au semblant d'un vêtement de pudeur. Toutes les fois qu'on les surprend à perpétrer une infamie, leur réponse est invariable : « C'est la guerre ! » disent-ils, exactement comme les boches après une mitraillade copieuse de citadins inoffensifs.

Ils disent cela ou l'équivalent, mais ils ont peur, devinant très bien qu'on leur demandera des comptes, un prochain jour, et que le rêve du porc espérant mourir de vieillesse leur

est interdit. Il y a vraiment trop de gens qui souffrent et les larmes de plusieurs millions d'orphelins font un repoussoir trop inquiétant à leur allégresse de malfaiteurs.

Mais la grande tristesse, la tristesse qui écrase le cœur, n'est pas faite seulement de compassion pour les victimes et d'horreur pour les bourreaux. Elle est le privilège redoutable de l'aristocratie des âmes. Ames d'artistes ou de poètes, âmes surtout de hauts chrétiens qui ont besoin de la Grandeur et de la Beauté et qui les cherchent ou les chercheront en vain désormais.

Eux-mêmes représentaient l'une et l'autre, et leur nombre diminue effroyablement chaque jour. C'est surtout ceux-là que le Démon du Nord veut exterminer. Place aux goujats et aux imbéciles malpropres à qui la société future appartient !

Et la Tristesse infinie menace la terre comme les eaux du grand Déluge.

XI

JE SAIS BIEN QU'IL Y A LA PRIÈRE...

Je sais bien qu'il y a la Prière, la ressource de la prière. Mais il est écrit dans l'Evangile qu'il faut prier en croyant qu'on obtiendra, *in oratione credentes*. C'est la condition essentielle.

Or, prier ainsi, c'est accomplir un acte surnaturel. Un homme qui en est capable tient à la fois du prophète et du thaumaturge, en ce double sens qu'*il se souvient de l'avenir*, comme tout prophète, et qu'il restitue le passé autant que celui qui ressusciterait des morts. C'est la violence à Dieu, lequel souffre violence et dont le royaume est ravi par les violents. Cette foi vive qu'on sera exaucé, cette certitude que Dieu ne résistera pas, cette exigence inconcevable que l'Esprit-Saint a certifiée légitime, est le secret de se mettre à la place de ce même Dieu qui a pris la nôtre pour nous enseigner la manière.

Lorsque Jésus criait vers le Père, en suant le sang, pour qu'il écartât le calice de son Agonie, lorsqu'il se faisait souffleter, flageller, crucifier par la pire canaille de Jérusalem, c'était comme s'il eût dit à chacun de nous :

— Ne vois-tu pas que tu es mon maître et que je suis ton esclave qui va mourir par amour pour toi ? Ne perds pas une minute ; va trouver mon Père et réclame-lui mon héritage devenu tien par ce chirographe testamentaire signé de mon sang.

L'homme qui prie est un créancier terrible, mais, je le répète, à la condition qu'il le sache et qu'il ne craigne pas d'être un revendicateur implacable. Il convient au chrétien d'être aussi humble que le vermisseau devant les plus faibles créatures humaines et audacieux comme un Satan lorsqu'il s'adresse au Tout-Puissant. C'est le sens profond de la cinquième demande de l'Oraison Dominicale

où il est parlé de l'échange mystérieux des dettes et des débiteurs.

C'est encore, parmi beaucoup d'autres éclairs de l'enseignement évangélique, la signification — à mourir d'extase ! — de la Parabole du père de famille réveillé au milieu de la nuit et nullement disposé à ouvrir sa porte au voisin molestateur qui l'implore avec obstination, mais finissant par céder à l'importunité de ce visiteur sans pardon.

Sic ergo vos orabitis, vous prierez ainsi, dit le Maître. Où sont-ils, et combien sont-ils, ceux qui comprennent, ceux qui obéissent ? Et qu'est-ce que la prière de tous les autres ?

Ah ! sans doute, c'est quelque chose encore, je le sais bien, et même quelque chose de terrible. Les Paroles apprises de Dieu sont si saintes qu'il est redoutable de les proférer en vain. Mais où vont-elles ? Nous sommes avertis, depuis cinq mille ans, que le Nom de Dieu ne doit pas être assumé en vain et que ceux

qui font ainsi ne seront pas tenus pour innocents. Il en va de même, certainement, pour les formes de prière qu'il nous révéla et que notre indifférence ou notre malice a le pouvoir de changer en blasphèmes.

Alors, que se passe-t-il dans le vaste monde invisible ? Il est difficile et téméraire d'y penser. Un psaume lu sans attention, un *Ave Maria* dit sans amour bondissent aussitôt mot par mot, lettre par lettre dans l'Infini, semblables à des forces torrentielles déchaînées par un insensé, capables de bouleverser des mondes et ne pouvant plus être arrêtées que par la poitrine miraculeuse d'un martyr.

L'homme de prière, de vraie prière, est, au contraire, le concentrateur de toute puissance naturelle ou surnaturelle. Il fait ce qu'il veut, comme il le veut, parce que, participant de l'omnipotence de Dieu, il est encore plus son ami que son créancier, ou plutôt, c'est un

créancier amoureux de son débiteur, un créancier à genoux et tout en larmes.

Voici une pauvre fille qui prie dans une pauvre église dévastée. Elle ne sait rien, sinon que Dieu est exorable nécessairement, ayant promis de donner ce qu'on lui demanderait avec confiance... Entendez-vous, dans la nuit, cette rumeur immense de fantassins, de cavaliers, de chariots en marche. Ce bruit, c'est le mouvement des lèvres de cette innocente à qui Dieu va certainement obéir.

A une distance énorme, au delà des monts et des fleuves, le chef barbare, l'empereur féroce autant qu'imbécile, paraît, lui aussi, l'avoir entendu. Puis, un faible souffle, capable d'éteindre cent mille cœurs, a passé sur lui et le voilà qui chancelle dans son angoisse, se sentant menacé du pire destin. Il n'a jamais prié, celui-là, ni bien ni mal. Il s'est adoré simplement et il s'est mené paître lui-même dans la prairie de Nabuchodonosor.

Mais il ne retrouvera pas sa puissance, à l'instar du grand roi de Babylone, après que celui-ci eut été réduit à la condition des bêtes et que, pendant sept ans, il eut mangé l'herbe comme un bœuf. Quelque sanglante qu'il l'ait faite, cette herbe même ne lui sera pas concédée. Il se nourrira d'excréments comme un porc et crèvera comme un chien galeux, sous les malédictions de l'univers.

XII

ENCORE UN! VOILA ENCORE UN DE MES AMIS ASSASSINÉ !...

Encore un ! Voilà encore un de mes amis assassiné ! Celui-là pourtant ne devait pas gêner beaucoup les abominables empires. C'était un jeune savant, doux et modeste, sans vocation militaire. Forcé de combattre, il ne murmura pas et fit son devoir avec simplicité. La mort l'a choisi parce que son instinct est de prendre les meilleurs, et voilà tout. La noble femme et les tout petits enfants qu'il laisse après lui sont pour accroître le contentement du scélérat impérial que réjouissent les larmes des veuves et des orphelins.

— On pourrait penser, mon cher Jean, que vous étiez venu au monde pour cela, rien que pour cela et que votre destin est accompli. Je crois, au contraire, qu'il commence à peine. Il est écrit de votre grand Patron surnommé le Baptiste, qu'il vint pour servir de témoin,

pour rendre témoignage à la Lumière, *afin que tous crussent par lui.* Il est ajouté qu'il n'était pas lui-même la Lumière, mais seulement son témoin.

Tel est sans doute votre partage, en quelque manière, avec cette différence qu'il lui fallait venir et qu'il vous a fallu partir. Sa naissance fut une joie pour un grand nombre et votre mort, qui est une autre naissance, a été un deuil cruel pour ceux qui vous chérissaient. Mais, comme lui, vous avez été témoin de la Lumière, dans une mesure que Dieu seul connaît et, comme lui aussi, vous l'êtes encore, infiniment plus que dans votre passage si court.

Des âmes apparentées spirituellement à la vôtre que vous ne pouviez pas connaître et qui sont une multitude, vous les connaissez maintenant, vous les voyez de votre nouvelle demeure. Aussitôt après votre départ de ce monde, elles vous ont été montrées. Vous avez su alors pourquoi vous étiez venu dans notre

bagne et pourquoi vous avez été forcé d'en sortir.

Dieu avait besoin de vous, parce que les vivants ont besoin d'être secourus par les défunts. Les bavards qui parlent inconsidérément du « repos éternel », en abusant de l'expression liturgique, ne comprennent pas que ce repos est l'activité véritable, celle des incorporels, assimilable à l'activité foudroyante des esprits angéliques et ubiquitaires.

Je sens tout près de moi votre âme si douce et si tendre, mon cher Jean, et je sais qu'elle est, en même temps, près de beaucoup d'autres qui sont ainsi consolées et réconfortées sans savoir comment ni pourquoi.

J'étais triste et pesant le jour de ce qu'on veut appeler votre mort. Aussitôt l'espérance et l'agilité de l'esprit me sont revenues. Je ne savais pas ce qui était arrivé, je n'en avais nul pressentiment et je ne pensais même pas à vous, sinon de cette façon vague et lointaine

qu'on peut comparer à l'imprécise contemplation d'un champ de bataille aperçu à une grande distance. Mais vous pensiez à moi, certainement et vous êtes accouru, parce que vous saviez mieux que moi-même ce que j'avais à faire et que l'impédiment de ma détresse vous était connu.

A la même heure, j'en suis sûr, vous avez assisté plusieurs autres âmes rencontrées ou non dans votre pèlerinage terrestre et c'est une grande force pour ceux qui vous pleurent de penser que vous êtes ainsi, après saint Jean, le témoin de la Lumière.

Par vous, cher invisible, quelques-uns qui croyaient un peu croiront davantage et certains qui ne croyaient pas du tout commenceront à croire. Voilà votre mission bien évidente, désormais, telle que la séparation accidentelle de votre corps et de votre âme vous la révéla. Car la mission particulière de chacun est mystérieusement déterminée par le

nom qui lui fut imposé au baptême. Cela est vérifiable quelquefois dès cette vie, mais se réalise toujours avec plénitude, à la minute précise de la bonne mort...

Ah ! certes, je n'ai rien à vous apprendre maintenant, je le sais bien. Cependant, c'est une joie pour mon cœur de vous entrevoir de la sorte, un peu au delà de mes ténèbres, et de le dire, comme je peux, aux chères créatures qui ont besoin d'être consolées.



XIII

USQUEQUO, DOMINE ?...

Usquequo, Domine? Combien de temps encore ? ô Seigneur ! Je ne sais de quoi sont faits ceux de mes semblables qui ne souffrent pas, mais je déclare que mon argile personnelle n'en peut plus et qu'il me paraît impossible de supporter une prolongation de ce cauchemar. Deux ans passés de fange prussienne, c'est vraiment trop, fusssions-nous des parricides. Beaucoup, il est vrai, n'en sentent pas l'horreur et l'insensibilité de cette multitude est une aggravation indicible que je ne parviens pas à comprendre.

Le sol de la France transformé en charnier ou en dépotoir par les pourceaux allemands et une telle abomination ne finissant pas, c'est tout à fait au-dessus de mes forces. Ne pouvant plus combattre, comme autrefois, privé de l'inexprimable volupté d'éventrer ou de mitrailler, j'ai vainement essayé de me per-

suader, chaque jour, que le balayage de cette vermine était sur le point de s'accomplir, qu'il ne se pouvait pas que la plus haïssable et la plus basse de toutes les nations parût prévaloir, ne fût-ce qu'un seul jour.

L'Allemagne opprimant la France, menaçant de crever cet œil du monde, l'inondant de son ordure, en attendant de l'assassiner tout à fait par le canon ou par le poison, si le dégoût ne suffisait pas ; j'ai beau savoir que cela est impossible, je n'arrive pas à prendre mon parti de l'apparence d'une telle monstruosité et surtout de la durée de cette apparence.

Est-ce à dire qu'elle doit continuer jusqu'au moment où Dieu, fatigué de punir sa fille aînée et las de sa honte, enverra enfin l'Ambassadeur formidable ? C'est bien possible. Je l'attends avec un tel désir depuis tant d'années ! Puis, l'Allemagne n'a peut-être pas encore intégralement comblé la mesure. Il

doit y avoir je ne sais quel outrage suprême qui aurait manqué jusqu'ici. La France, bien qu'avilie, est tellement sainte par sa prédestination et son ennemie est tellement immonde que je ne découvre aucune autre explication du délai de la Justice.

Quelqu'un me faisait remarquer que le point culminant des souffrances du Rédempteur, après l'Agonie du Jardin, a dû être, non pas les Crachats, ni les Soufflets, ni la Flagellation, ni le Couronnement d'épines, ni le Portement de la Croix, ni même le Crucifiement, mais simplement la Comparution devant un juge. C'est pour cela, sans doute, que Pilate a l'épouvantable honneur d'être mentionné dans le Symbole, à l'exclusion de tous les autres bourreaux. Le Juge de tous forcé de comparaître à ce tribunal !

Je n'ignore pas qu'en ces matières, il est téméraire d'abuser de l'analogie. Mais, pour que Pilate ait obtenu des Apôtres la prééminence

nence absolue dans la hiérarchie démoniaque des tourmenteurs du Fils de Dieu, il a fallu nécessairement que ce juge fût, à leurs yeux, l'exemplaire unique de toute bassesse et de toute prévarication.

Or, la France est la Fille aînée de l'Eglise, l'Epouse préférée. L'Allemagne lui déclarant la guerre avec l'arrogance connue, affirmait, en cette manière, une colossale prétention à la judicature. — J'ai vingt mille canons et plusieurs millions de soldats. Cette supériorité me donne le droit de te juger et de te condamner !

L'Allemagne prussianisée, l'Allemagne de l'apostasie, du mensonge, de la trahison, de l'espionnage, du pillage, de la goinfrerie et de l'ordure, l'Allemagne fabriquée à coups de bâton, parlant ainsi à la France de saint Louis, de Jeanne d'Arc, de Napoléon ! Il fallait cela, sans doute, pour que la Passion du Sauveur pût être évoquée.

Cependant, j'y reviens, quelque chose doit manquer encore, quelque blasphème ou attentat inédit jusqu'à ce jour dont l'omission inexplicable retarde l'écrasement de cet exécrable peuple. Mais combien de temps encore faudra-t-il se ronger le cœur ?

XIV

MAINTENANT, GUILLAUME, C'EST A TOI QUE JE VEUX PARLER...

Maintenant, Guillaume, c'est à toi que je veux parler. Je doute que tu me comprennes. Déjà bête par droit de naissance, comme tout Allemand, tu es sot par droit de conquête, autant que le puisse être un empereur germanique, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il ne convient à un caporal ordinaire.

N'importe! je parlerai pour me contenter moi-même et aussi pour un petit groupe de Français qui m'écouteront volontiers. Les Anglais qui te réservent la potence des assassins ne te tiennent pas encore et le commandement de tes sublimes armées confié au gros Hindenburg, secondé de quelques ruffians estimables, te laisse heureusement un peu de loisir. Nous avons le temps de causer.

Tu as trop compté sur tes moustaches, mon pauvre empereur. C'est la cause initiale de

tous tes maux. Etant ce que j'ai dit, tu as dû croire que cela te donnait une évidente supériorité sur Napoléon qui n'en avait pas et qui fut cependant, au moins pour quelques jours, empereur de l'occident. Il était tout naturel, alors, que tu ambitionnasses l'empire du monde. Napoléon, d'ailleurs, au faîte de sa puissance, n'avait guère plus de cinq ou six cent mille guerriers et tu en avais, pour commencer, je ne sais combien de millions, de qualité supérieure, comme tes moustaches. Tu pouvais donc tout entreprendre avec une parfaite sérenité.

Par malheur il te manquait une toute petite chose indéfinissable que notre grand Corneille disait nécessaire pour écrire des vers puissants. Tu tremblais pour ta peau et le vacarme de tes propres canons te privait, m'a-t-on dit, de tous tes moyens. Il te manquait aussi, peut-être, un peu de génie. Mais comment pourrais-tu comprendre ce mot qui

ne doit avoir aucun sens dans ta langue de vétérinaire ?

Enfin tu as tout raté, excepté les massacres, les cambriolages, les destructions, les incendies. Tu as raté Paris, Calais et Verdun. La Russie et les Balkans que tu croyais si bien tenir te menacent à leur tour, ton gâteux allié succombe, tes peuples crèvent de faim et tu as tellement réussi à te faire aimer que la moitié du genre humain réclame tes tripes. Le Diable même, que tu invoquais sacrilègement sous le nom de Dieu, semble t'avoir abandonné.

Que vas-tu faire maintenant ? Attendras-tu que ton Allemagne, devenue couarde et traîtresse envers toi-même,te livre à l'Angleterre pour trente saucisses avec ton Kronprinz de bazar et l'état-major de tes maréchaux affolés ? Tu es trop lâche pour le suicide et il n'y a pas un refuge pour toi sur la terre, pas même dans l'estomac des anthropophages

que ta pourriture congénitale ferait vomir.

J'ai beau chercher, je ne trouve pas un conseil valable à t'offrir. Il faut raser tes moustaches et te résigner à ton destin. Tu as fait tuer ou estropier plusieurs millions de créatures humaines parmi lesquelles il eût été bien impossible, je crois, d'en trouver une seule qui ne te valût pas. Des hommes, en très grand nombre, dont tu n'étais pas digne de cirer les bottes, ont été sacrifiés horriblement à ta volonté d'imbécile. Tu as semé partout l'exécration et le désespoir. Voici maintenant l'automne et les vendanges !

J'ai lu quelque part que le soir même de ta déclaration de guerre, il y a vingt-cinq mois, tu as été vu dans Berlin très pâle, silencieux, sinistre, semblable à un fantôme. Ton châtiment commençait déjà. Sans doute il était bien tard pour reculer. Tes moustaches de cabotin n'y auraient pas consenti. Cependant, ce jour-là, il n'y avait pas encore eu de massacres.

Les innombrables que tu as assassinés vivaient encore, les cathédrales et toutes les églises que tu as détruites subsistaient. Les déplorables filles consacrées à Dieu n'avaient pas perdu leur virginité dans les mains infâmes de tes soldats. Les femmes et les vieillards que tu as fusillés ou désespérés, les pauvres enfants que tu as trucidés ou mutilés, comme un Hérode barbare, ne demandaient qu'à vivre et auraient peut-être prié pour toi. Il était temps encore de t'arrêter.

A tout prendre, l'humiliation infinie de la reculade et le prix exorbitant dont il aurait fallu la payer eussent été beaucoup moins énormes que tout cela. Tu as préféré la malédiction et la damnation.

J'ai songé bien souvent à l'expiation que je devrais t'infliger si je devenais ton maître. Les supplices raffinés, les morts lentes inventés par le génie diabolique des orientaux traversaient ma pensée sans me satisfaire. J'ai

fini par comprendre que le plus atroce bourreau ne te vaudrait pas pour te torturer toi-même.

J'imagine déjà ce que peuvent être tes nuits et même tes jours, lorsque tes victimes sans nombre t'apparaissent et que tu es forcé de te dire, en râlant de terreur, que cette multitude a été sacrifiée pour *rien*, que ton empire est condamné et que demain ou après-demain tu ne seras plus qu'un mendiant horrible que pourchasseront les chiens de l'enfer. Tu connaîtras alors le *nom* véritable de ton « vieux Dieu » qui te montrera sa face de désespoir, et tu sauras précisément de quel abominable démon tu étais, sur ton trône de comédien, la dérisoire caricature !

XV

POUR ME REPOSER DE TANT D'HORREURS..

Pour me reposer de tant d'horreurs, je relis les *Fioretti* de saint François d'Assise, le Petit Pauvre de Jésus. Je savais depuis longtemps que c'est un livre extraordinaire, mais il me restait à apprendre l'incroyable vertu sédative de cette lecture. Dès la première page on a comme la sensation de tomber dans un gouffre de simplicité et d'être parmi des monstres de douceur. C'est infiniment nouveau, c'est tout à fait inexprimable.

Saint François et ses premiers compagnons ! En 1916, à la distance de sept siècles, on ne comprend plus que de tels hommes aient existé. Le comprenait-on mieux en d'autres temps ? Mais quelle nécessité de comprendre ? Ne suffit-il pas de savoir ? Il a plu à Dieu de donner ce spectacle à son Eglise, et voilà tout.

Dire que les Frères Mineurs du commencement de l'Ordre étaient des anges, par ce que leur Père a été nommé le Séraphique, c'est un lieu commun de livre de piété qui les ridiculise et les dénature.

Quelque saint que soit un homme, il ne peut pas être un ange. Il y a, entre l'un et l'autre, l'abîme infranchissable de l'Espèce. Il est certain, d'ailleurs, qu'un saint est beaucoup plus homme que les autres hommes, en ce sens qu'il réalise infiniment mieux la nature humaine par le retour à l'innocence primordiale.

L'Ordre des Frères Mineurs tel que saint François le voulut, tel qu'il le créa, pour l'étonnement du monde, en sa personne et dans celles de ses premiers disciples, a renouvelé, un certain jour, le Paradis terrestre, on peut l'affirmer sans crainte. On peut même soutenir que ce fut un Paradis plus beau que celui qui avait été perdu, puisque c'était, non plus

le jardin de Volupté, mais le jardin de Douleur.

Le patriarche François stigmatisé des Plaies du Christ et continuellement immergé dans les délices d'une abjection spirituelle insondable, l'avait planté lui-même de ses mains percées. Les arbres doués de raison qu'il y avait cultivés autour de l'Arbre sanglant de la Vie divine, en les arrosant attentivement de ses pleurs,et qui devinrent si grands tout à coup, n'auraient pas pu être plus beaux si Dieu les avait plantés lui-même.

Les fleurs de ces arbres qui nous été conservées par de miraculeux horticulteurs et qui paraissent toutes fraîches encore, ne sont pas du tout les *fioretti*, les petites fleurs dénommées ainsi par l'humilité de leurs pauvres peintres. Je vois en elles d'immenses calices de splendeur extra terrestre et d'indicible parfum. Impossible d'en donner une idée quelconque. On aurait l'air d'apporter les

charbons incandescents du Séraphin dans un sale tablier de littérature...

Mettez-vous à genoux et lisez ce que dit saint François au frère Léon sur le chemin de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges, lui expliquant « la joie parfaite ». Si Dieu vous aime, vous n'arriverez pas à la fin de ce chapitre, tellement les larmes vous aveugleront. Ne fût-ce qu'un moment, vous aurez tout oublié de la Limite et de la Mesure. Vous ne saurez plus rien de ce qu'on nomme si pauvrement la vie et la mort. Vous vous croirez dans un canton de l'Invisible, dans le dédale de l'Incirconscrit, entre des murailles de lumière. Vous vous souviendrez peut-être de l'Aréopagite enseignant que tout ce qu'on dit de la Grandeur de Dieu, de sa Toute-Puissance de sa Sagesse, de sa Bonté, de sa Beauté, etc., doit être tenu pour une accumulation de blasphèmes, à cause de l'infirmité et de la disproportion de notre langage.

« Frère Léon, quand même les Frères Mineurs donneraient sur toute la terre un grand exemple de sainteté et de bonne édification, cependant écris et note soigneusement que là n'est pas la joie parfaite.

« Frère Léon, quand même le Frère Mineur rendrait la vue aux aveugles, redresserait les contrefaits, chasserait les démons, restituerait l'ouïe aux sourds et la marche aux boiteux, ferait parler les muets et, ce qui est une chose plus grande, ressusciterait les morts de quatre jours, écris que ce n'est pas en tout cela qu'est la joie parfaite.

« O Frère Léon, si le Frère Mineur savait toutes les langues et les sciences et toutes les Ecritures, s'il savait prophétiser et révéler non seulement les choses futures, mais aussi les secrets des consciences et des âmes, écris que là n'est pas la joie parfaite.

« O Frère Léon, petite brebis de Dieu, alors même que le Frère Mineur parlerait la lan-

gue des Anges et saurait le cours des étoiles et les vertus des plantes et que lui seraient révélés tous les trésors de la terre; alors même qu'il connaîtrait les propriétés des oiseaux, des poissons et de tous les animaux et des hommes et des arbres et des pierres et des racines et de l'eau, écris que là n'est pas la joie parfaite.

« Et, marchant encore un peu, saint François s'écria avec force: « O Frère Léon, quand le Frère Mineur saurait si bien prêcher qu'il convertirait tous les infidèles à la foi du Christ, écris que là n'est pas la joie parfaite.

« Frère Léon lui demanda : « Père, je te prie, de la part de Dieu, de me dire où est la joie parfaite ».

Saint François lui répondit : « Quand nous serons à Sainte-Marie-des-Anges, tout trempés de pluie, transis de froid, souillés de boue, tourmentés de faim, et que nous frapperons à la porte du couvent ; quand alors

le portier arrivera tout en colère et nous dira : « Qui êtes-vous ? » que nous répondrons : « Nous sommes deux de vos frères » et qu'il nous dira : « Vous mentez, vous êtes plutôt deux coquins qui allez trompant le monde et volant les aumônes des pauvres ; allez-vous en ! » Lors, il ne nous ouvrira pas et nous fera rester dehors, à la neige, à la pluie, avec le froid et la faim jusqu'à la nuit ; et alors si nous supportons tant d'injures, tant de cruautés, tant de refus, patiemment, sans nous troubler, sans murmurer, si nous pensons avec humilité et charité que ce portier vraiment nous connaît et que c'est Dieu qui le fait parler contre nous : ô Frère Léon, écris que c'est là la joie parfaite.

« Et si nous continuons à frapper et que le portier sorte en colère, nous chasse comme d'importuns galefretiers, avec des outrages et des soufflets, disant : « Partez d'ici, vils larrons, allez à l'hôpital ; ici vous ne man-

gerez pas et vous ne logerez pas ». Si nous supportons tout cela avec patience, allégresse et amour, ô Frère Léon, écris que là est la joie parfaite.

« Et si, pressés par la faim et par le froid, et par la nuit, nous frappons encore, priant et suppliant, avec d'abondantes larmes, qu'il ouvre et nous mette seulement à l'intérieur du couvent; si le portier toujours plus courroucé, s'écrie : « Voilà des galefretiers fort importuns, je vais les traiter comme ils le méritent. » S'il sort avec un bâton noueux, nous prenne par le capuchon, nous jette par terre, nous roule dans la neige et nous batte successivement avec chaque nœud de son bâton; si nous supportons ces choses avec patience et allégresse, pensant aux souffrances du Christ béni que nous devons supporter pour son amour, ô Frère Léon, écris que c'est dans tout cela qu'est la plus parfaite joie ».

Citation insuffisante qui ne donne que fai-

blement la beauté surnaturelle de cette page si parfaitement assortie à toutes les autres. J'aurais aussi bien fait de citer l'histoire du loup de Gubbio, la vie du frère Junipère, ou plutôt l'entrevue de saint Louis, roi de France et du frère Egide, épisode inouï qui fait ressembler à des tessons de bouteilles les plus admirables vitraux. Quelques peintures des vieux primitifs ont essayé de fixer de pareilles scènes, mais que sont leurs pauvres couleurs comparées à la vision directe de cette porte blanche du Paradis ?

Où sont-ils, après cela, les abominables fantômes de l'heure actuelle?

XVI

IL EST INCONTESTABLE QUE DIEU N'EXISTE PLUS...

Il est incontestable que Dieu n'existe plus, du moins en Europe. Il existe peut être encore un peu dans les déserts de l'Asie ou chez les idolâtres insulaires de la Polynésie. Les Tartares et les Anthropophages, les Nègres même adorent ou croient adorer Quelqu'un.

Ah ! sans doute, leur culte ne va pas bien loin, leur liturgie est plutôt rudimentaire. Cependant, ces pauvres gens ont tout de même quelque chose qui paraît un peu au-dessus de la théologie sulpicienne. Les plus ténébreux supposent un DIEU VIVANT, un Dieu qui demande tout et pour lequel on a le devoir de mourir.

Les aborigènes de la Civilisation nommés chrétiens par antiphrase, proclament, au contraire, un bon Dieu qui « n'en demande pas tant ». Ils ont un Credo qui ressemble à

une pancarte pour apprendre à lire aux enfants, ils ont des sacrements pour les domestiques, y compris le sacrement de l'Ordre, et des prédicateurs pour les dames. Ils ont des crucifix, des médailles, des images, des chapelets, pour faire aller le commerce. Mais la *réalité* de tout cela est aussi absente chez eux que la foi au cœur des citrouilles.

J'ai su l'histoire d'une pauvre bohémienne qui entendit, un jour, nommer le *Dieu vivant*. Elle ne savait absolument rien, pas même une autre langue que le patois de sa tribu. Mais elle avait pu saisir ces deux mots. Aussitôt elle quitta tout, prit son petit enfant dans ses bras et se mit à courir le monde comme une insensée, demandant partout le Dieu vivant.

Elle le demandait aux arbres, aux fontaines, aux animaux paissant dans les prairies, aux prêtres et aux lévites rencontrés, n'obtenant de ces derniers d'autre réponse que des sou-

rires de commisération. Quelquefois elle le demandait au tonnerre, élevant au-dessus de sa tête son innocent, renouvelant ainsi le geste fameux de saint Louis lorsqu'il conjura la tempête.

Nul ne la comprenait et les savants moins que personne. Quelques pauvres seulement qui la croyaient folle, lui jetaient de loin un morceau de pain et prenaient la fuite. Elle a dû finir par rencontrer un bonze austère qui lui aura, sans doute, conseillé de ne plus chercher, à moins qu'elle n'ait été enfermée par l'ordre de quelque sage mandarin dans une maison d'aliénés, car on ne m'a pas dit ce qu'elle était devenue.

Cette créature extraordinaire me paraît un symbole de l'âme humaine affamée de son principe de vie et qui erre sans relâche dans nos sociétés sans Dieu. Elle voit bien que ce qu'on lui offre par lassitude ou par dédain ne peut pas être ce qu'elle cherche, que ce qu'on

lui propose est une dérision épouvantable, et son désespoir peut très bien ressembler au délire de la folie. Les pratiques sans amour, les actes morts dans des sépulcres blanchis, comment voulez-vous qu'un pèlerin de l'Absolu s'en accommode? Et où voulez-vous qu'il porte son cœur, s'il ne trouve pas l'étable d'un Dieu nouveau-né pour y suspendre cet ex-voto ?

On a pu, dans tous les temps, assister à ce drame terrible que le génie d'Eschyle pressentait, il y a trois mille ans. De très grands saints, d'ailleurs, ont été enfantés dans la non-pareille angoisse du crible où doivent être tamisées toutes les âmes.

Mais aujourd'hui, au seuil de l'Apocalypse où nous voici parvenus, sur le bord extrême d'un abîme dont la profondeur nous est inconnue, — alors qu'il ne s'agit même plus de la révoltante médiocrité du monde chrétien, mais seulement de savoir, comme la pauvre

bohémienne, si on peut compter sur un Dieu vivant ; — il est affolant de penser que nul n'en sait rien et que personne, à l'exception de quelques êtres douloureux déjà marqués pour la mort, n'en veut entendre parler.

C'était hier, le deuxième anniversaire de la miraculeuse victoire de la Marne. Bourdonnante et assourdissante commémoration de l'événement, dilapidation effrénée de lieux communs patriotiques. J'ai lu les journaux du matin et ceux du soir, en écartant avec soin les feuilles soi-disant religieuses dont la stupidité me donne le vertige. Impossible de rencontrer, une seule fois, le Nom de Dieu, même par l'inadvertance d'un rédacteur. Je ne parle pas du blasphème qui serait encore une affirmation. Il est évident qu'un tel silence dans des mécaniques d'information quotidienne répandues à des millions d'exemplaires, est une démonstration irréfragable de l'inexistence de Dieu chez un grand peuple

L'occasion pourtant était unique. Les généraux les moins faciles à étonner — parmi ceux, bien entendu, qui ne croient pas à l'urgence patriotique de la démolition intégrale du christianisme — ne peuvent s'empêcher de devenir graves quand il est parlé de cette victoire inespérée que personne encore n'a pu expliquer. Napoléon lui-même en aurait eu la respiration coupée et aurait peut-être fait un geste amical à l'adresse de la Providence. Nous aimons mieux tout expliquer par l'excellence de notre figure dans le monde, ce qui ne serait pas trop bête si nous étions les amis de Dieu sous les étrivières de son châtiment.

Mais, précisément, il n'est pas permis de parler de châtiment. Tout le monde sait que nous ne méritons que des louanges et des récompenses, que la religion est florissante plus que jamais, — nos évêques le disent assez —

que ce qui nous arrive depuis deux ans n'est qu'une épreuve pour faire éclater notre vertu et que, par conséquent, l'idée d'un châtiment est une gratuite et inadmissible injure.

Notre cas serait donc tout simplement celui de Job. Je crains seulement que de la sublime histoire du patriarche iduméen, il n'y ait de réel, en ce qui nous concerne, que le fumier qui, d'ailleurs, est un excellent engrais, je me plais à le reconnaître.

Mais quand donc se manifestera-t-il enfin, le Dieu vivant, le Dieu adorable de la Crèche et du Calvaire, le Dieu des pauvres soldats qui agonisent dans les tortures, et que personne ne cherche plus?

XVII

LES PAUVRES SOLDATS QUI AGONISENT...

Les pauvres soldats qui agonisent ! Les voilà, les seuls Français intéressants aujourd'hui, la plupart des autres étant à faire peur ou à faire horreur.

On a beaucoup parlé de ces victimes presque innombrables déjà. Il paraît qu'on en compte près de cent mille par mois. Les professionnels du journalisme dévot veulent absolument leur ouvrir le Paradis des Martyrs. A les entendre, chacun de ces défenseurs de tous les lâches a donné sa vie pour l'amour de Dieu, dans un détachement surnaturel de toute affection terrestre. Un certain nombre de cas groupés avec astuce et généralisés pour l'édification du pieux lecteur, ont pu rendre plausible ce sarcasme de charlatan.

Les autres professionnels les veulent martyrs, eux aussi, mais martyrs du Droit, de la

Civilisation, de l'Humanité. Pour ceux-là, d'ailleurs, tout ce qui se passe depuis deux ans, aussi bien à l'arrière que sur le front, est admirable, et la censure ne s'y trompe pas.

Ah ! les pauvres soldats qui meurent pour ces bavards et ces malandrins ! Assurément il y en a et j'en ai connu, qui savent parfaitement ce que Dieu leur demande et dont le dernier soupir est un acte de grande foi. Ils sont plus rares qu'on ne pense. Il y en a d'autres qui le savent beaucoup moins et qui acceptent pourtant de mourir comme des chrétiens, parce que le danger a réveillé leurs âmes, lesquelles, on peut le croire, sont acceptées en retour, parce que tout sacrifice est acceptable.

Mais la multitude des autres qui meurent pour des lieux communs de politique ou de propagande sociale, pour des palabres de saltimbanques, pour l'*Union sacrée*, dans une

indifférence prodigieuse de ce qui va suivre leur mort ; qui pourra dire à quel point ils sont lamentables ?

Lorsque tout le monde s'est cru menacé, leurs apôtres, ayant probablement quelque chose à perdre et crevant de peur, les ont poussés fraternellement vers l'ennemi pour qu'ils se fissent démolir à leur place, et les pauvres diables y ont été de grand cœur en chantant la *Marseillaise.* Le Christ Sauveur, qui a guéri l'aveugle-né, en aura pitié sans doute. Mais quelle fin terrible, même pour les meilleurs !

La mort soudaine est un arrachement indicible. En un instant, *in ictu oculi*, on est absolument privé de racines. Il ne reste plus de l'homme vivant qu'une Clairvoyance énorme venue comme la foudre et cette claivoyance est toute son âme séparée enfin des ténèbres palpables de son corps. Si la mort n'est pas tout à fait soudaine, si la faux grince quelque

temps sur la vertèbre, s'il faut patienter dans le vestibule de l'agonie, c'est quand même la mort, mais savourée comme en un calice de cristal surnaturel où se réfléchiraient toutes les images : les pères, les mères, les épouses, les enfants, les proches ou les éloignés, les amis ou les ennemis, tout ce qui tint ou parut tenir une place quelconque, jusqu'à cet arbre à l'ombre duquel on s'asseyait, jusqu'à cette pierre du chemin qui fit trébucher un jour ; et tout cela n'est *rien*, éternellement rien dans la commençante Vision !...

Ah ! oui, vraiment, les pauvres soldats abandonnés sur le lit de boue glacée qui va leur servir de linceul ! Plus tard, lorsque les vermines de la terre auront mangé leurs cadavres, ils auront des panégyriques, des *discours émus*, des hommages collectifs là-bas, très loin du canon ; dans des villes ou des villages où on a les pieds chauds et le ventre plein, à l'abri de tout projectile. L'éloquence

patriotique des embusqués ne voudra voir en eux que des héros ou des martyrs ; et cela leur tiendra lieu de l'absolution sacerdotale et des prières saintes qui auront manqué à leur dernière heure.

XVIII

QUELQU'UN SAIT-IL ?...

Quelqu'un sait-il que c'est aujourd'hui, troisième dimanche de septembre, la fête de Notre Dame des Sept Douleurs ? Et se trouvera-t-il sur le front quelqu'un, prêtre ou laïque, pour le rappeler à ceux qui combattent ? Ce jour est exactement le soixante-dizième anniversaire de l'Apparition de cette Reine de France venue pour nous annoncer en pleurant les malheurs qui nous accablent enfin. Ce serait peut-être une force pour plusieurs de savoir cela, de se dire que la Mère de Dieu les a vus, longtemps avant leur naissance, à la place même où les voilà maintenant et qu'elle a pleuré sur chacun d'eux, en suppliant leurs parents de se convertir, lorsqu'il en était temps encore. Cette pensée leur donnerait certainement plus de courage que les discours des ministres ou la lecture des *communiqués*.

Une larme de Marie, c'est quelque chose, vraiment ! Une larme de la Purissime pour moi, pauvre homme submergé dans le déluge de la Colère et de la Repentance divines ! Une larme de la Rose Mystique pour moi tout seul, dans la puanteur de cette fosse où je pourris en attendant une mort qui sera peut-être horrible ! Car enfin, Elle n'a pu pleurer que comme son Fils a versé son Sang, c'est-à-dire pour chaque homme en particulier jugé par Elle et par Lui aussi précieux que tous les mondes.

« Voici ton fils », lui dit Jésus, nous désignant du haut de sa Croix. Quelque irrité qu'il soit, il le lui dit encore et toujours. Il le dit tellement que l'effrayant *Consummatum* n'a pas encore eu le temps de venir depuis bientôt deux mille ans, et que cette Parole suprême du Christ expirant ressemble, dans l'Evangile, à une prophétie des psaumes qui ne serait pas encore accomplie. Maternité

douloureuse, universelle et interminable autant que la Rédemption.

Il y avait autrefois, dans les vieilles églises, des images immémorialement vénérées de la Transfixion : une Mère en larmes ayant sept épées plantées dans le cœur. La sacrilège sottise des sulpiciens a fait disparaître en très grand nombre ces figurations naïves et poussiéreuses de l'antique piété du peuple et les pauvres gens qui souffrent ne savent plus où aller.

Cependant quelques-uns des humbles défenseurs du Royaume de la Douloureuse ont pu en voir, dans leur toute petite enfance, lorsque leur mère soucieuse allait s'agenouiller devant la Consolatrice transpercée, en lui offrant un cierge de quelques centimes. Ils ont pu oublier bien des choses, mais ils se souviennent de cela, surtout aux heures cruelles, dans les nuits méchantes, sous la pluie et la neige et sous la rafale des projectiles, quand

le cœur est semblable à une île déserte où n'abordent que des épaves. En de tels moments une seule parole suffirait pour les précipiter à la prière.

Je me souviens d'avoir passé par là, il y a quarante-six ans, lorsque les Allemands, aussi perfides et atroces qu'aujourd'hui, nous faisaient pourtant une guerre beaucoup moins infâme. A cette époque lointaine la foi aussi était peut-être un peu moins en ruines. Je crois voir encore la Vierge aux sept épées de mon enfance passant et repassant sur notre front de bataille, comme un capitaine, et je n'étais pas seul à la voir. Ce fut l'époque du miracle de Pontmain et du miracle plus grand de beaucoup de conversions, de la mienne en particulier, si ma mémoire est fidèle.

« Béni soit le Seigneur qui a créé le ciel et la terre », disait, ce matin, l'Eglise parlant à Marie, « lequel t'a suscitée pour abattre la tête du Prince de nos ennemis, car il a aujourd'hui

tellement magnifié ton Nom que ta louange ne se départira plus de la bouche des hommes pour qui tu n'as point épargné ton âme, voyant les angoisses et la tribulation de ton peuple, te dressant au contraire, en la présence de notre Dieu pour t'opposer à sa ruine. »

La force qu'elle craignait, il y a soixante-dix ans, de ne plus avoir pour « retenir le Bras de son Fils », elle ne l'a donc pas encore tout à fait perdue. S'il est vrai que les Paroles sacrées ont une immanence prophétique, je demande ce qu'il peut y avoir de plus rassurant, même pour des hommes de peu de foi et de plus réconfortant pour les âmes les plus timides, que ce témoignage porté, comme un flambeau dans le souffle de la tempête, par la voix toujours calme et grave de l'Eglise.

XIX

MA SOUVERAINE BIEN-AIMÉE, MA DAME DE COMPASSION...

— Ma Souveraine bien-aimée, ma Dame de Compassion, je ne sais pas ce que c'est que de Vous honorer dans tel ou tel de Vos Mystères, selon qu'il fut enseigné par quelques-uns de Vos amis.

Je ne veux rien savoir sinon que Vous êtes la Mère Douloureuse, que toute Votre vie terrestre n'a été que douleur, douleur infinie, et que je suis un des enfants de Votre douleur.

Je me suis mis à Votre service comme un esclave. Je Vous ai confié ma vie temporelle et spirituelle pour obtenir par Vous ma sanctification et celle des autres.

C'est de cette manière seulement, à ce titre seul que je peux Vous parler.

Je manque de foi, d'espérance et d'amour. Je ne sais pas prier et j'ignore la pénitence. Je

ne peux rien et je ne suis rien qu'un fils de douleur.

Je ne me connaîs aucun mérite, aucun acte vraiment bon qui puisse me rendre agréable à Dieu, mais je suis cela, un fils de douleur.

Vous savez qu'autrefois,il y a plus de quarante ans, obéissant à une impulsion qui me venait certainement de Vous, j'ai appelé sur moi toute la douleur possible. A cause de cela, je me persuade que ma douleur, qui a été grande et continuelle, peut Vous être offerte.

Puisez dans ce trésor pour payer mes dettes et celles de tous les êtres que j'aime. Et puis, si Dieu le permet, donnez-moi d'être Votre *témoin* dans les tourments de la mort.

Je Vous le demande par Votre très doux Nom de Marie.

(Léon Bloy. *Le Vieux de la Montagne.*)

XX

MA PETITE MAMAN, JE VOUDRAIS MOURIR!

— Ma petite maman, je voudrais mourir ! dit un pauvre enfant. La mère étouffée de larmes, n'a pas la force de répondre. Les Allemands lui ont tué son mari et deux grands fils qu'elle avait vus partir avec courage, se croyant sûre de les revoir. Maintenant elle est écrasée.

Que pourrait-elle répondre à cet orphelin qui lui reste et dont le cœur est aussi broyé que le sien ? Car c'est un enfant qui comprend très bien que son père et ses frères ont été assassinés par des bandits et qui souffre de ne pouvoir les venger. Il n'a pas dix ans.

On ne sait pas même où sont les corps enfouis pêle-mêle avec des centaines d'autres en un coin mal précisé de l'énorme champ de bataille, à quelque distance d'un vieux platane qui n'existera peut être plus dans deux jours. C'est tout ce qu'on a pu leur dire.

Cette mère et cet enfant, seuls désormais, n'auront pas la consolation de prier sur la sépulture de ceux qui les ont quittés pour les siècles des siècles. Sans l'Etoile du Matin qui frissonne là-haut, infiniment au-dessus des nuages de la tempête, il n'y aurait pas moyen de supporter la vie, seulement une heure. Mais on ne peut pas demander la résignation chrétienne à un enfant. Celui-là est vraiment trop chargé et c'est pourquoi il voudrait mourir. Et il y en a comme cela des centaines de mille!

Si le vent portait au grand faiseur d'orphelins, à Guillaume Bâtard du Néant, la rumeur immense de tous ces sanglots, il penserait peut-être que c'est une *berceuse* de la vieille musique allemande pour l'endormir dans la Walhalla des dieux germaniques et son âme de boue et de ténèbres se réjouirait profondément. Pourtant un jour viendra qui n'est peut-être plus bien loin, un jour sans sommeil où

la voix colossale des canons sera un peu moins que le frémissement des élytres d'un coléoptère consumé par un flambeau, en comparaison des plaintes de l'Innocence.

Ce jour-là, ô empereur des imbéciles et des assassins, tu ne dormiras pas, je te le dis, tu ne dormiras pas tout à fait encore. Tu seras sur le point de faire ton entrée dans une Capitale que tu ne prévoyais pas et il te faudra subir le déchaînement d'une symphonie que tu n'auras jamais entendue. Ce sera si beau que les millions de tes morts se lèveront pour applaudir.

Mais tu chercheras ton épée et tu ne la trouveras pas ; tu chercheras de la main ton casque et il n'y aura pas de casque ni de couronne sur ta tête. Ta tête elle-même tu ne la trouveras plus, et si tu cherches ton cœur, tu trouveras à sa place un objet si épouvantable que les chastes étoiles en auront peur !

XXI

LA MALÉDICTION DES PETITS ENFANTS !...

La malédiction des petits enfants ! Essayez d'imaginer cela. Le récit très court de l'Evangile concernant le massacre des Innocents à Bethléem, a tellement impressionné le monde qu'aucun événement historique ne le surpasse dans le souvenir des hommes.

C'est comme une épouvante unique, un météore d'épouvante qu'il ne serait pas facile d'envisager. Les artistes qui ont essayé de traduire à leur manière l'étonnante concision des lignes du Texte sacré paraissent avoir été frappés d'une étrange paralysie.

Les petits enfants ressemblent au Sacrement de l'Autel. Il n'est permis qu'aux saintes mains d'y toucher. C'est le troupeau des petits de Dieu.

« Quiconque reçoit en mon nom un de ces

petits », a dit Jésus, « c'est moi-même qu'il reçoit ». Que penser de celui qui les égorge, qui les mutile, ou qui inflige à leurs âmes blanches une tristesse plus noire que la mort ?

La malédiction d'un seul enfant est une chose panique, surhumaine, qui déconcerte les plus forts. Le cœur humain n'est pas fait pour supporter cela.

Mais la malédiction d'une multitude d'enfants, c'est un cataclysme, un prodige de terreur, une chaîne de montagnes sombres dans le ciel avec une chevauchée ininterrompue d'éclairs et de tonnerres sur leurs cimes ; c'est l'infini des aboiements de tous les gouffres ; un je ne sais quoi de tout puissant qui ne pardonne pas et qui tue l'espérance de tout pardon.

Les Hérodes ont été, dans tous les temps, les majordomes de la Maison stérile, du Palais de ténèbres où les enfants sont détestés. Ils

savent ce qu'ils ont à faire et leur Maître sait mieux encore ce qu'il prépare pour les récompenser de leur zèle. Notre cher Guillaume l'apprendra bientôt.

XXII

SI, DU MOINS, ON POUVAIT SE PERSUADER QUE LE TEMPS N'EXISTE PAS...

Si, du moins, on pouvait se persuader que le temps n'existe pas, qu'il n'y a aucune différence entre une minute et plusieurs heures, entre un jour et trois cents jours, et qu'on est ainsi de plain-pied partout! Ce qui fait tant souffrir, c'est la limite et la limite succédant toujours à la limite.

Notre âme captive dans un étroit espace n'en sort que pour être enfermée dans un autre espace non moins exigu, de manière que toute la vie n'est qu'une série de cachots étouffants désignés par les noms des diverses fractions de la durée, jusqu'à la mort qui sera, dit-on, l'élargissement définitif. Nous avons beau faire, il n'y a pas moyen d'échapper à cette illusion d'une captivité inévitable constituée successivement par toutes les phases de notre vie qui est elle-même une illusion.

C'est la plus dure contrainte pour des créatures formées à la ressemblance d'un Dieu immuable et éternel.

Un de mes amis, un de mes frères vient de mourir. Il est élargi, celui-là. Il sait maintenant, depuis une heure, qu'il n'y a pas d'heures, que toutes les heures ou minutes ne sont absolument rien que des invitations, passagères autant que la foudre, à l'incompréhensible éternité.

Mais moi qui souffre de sa mort et pour qui les heures de souffrance paraissent avoir une durée infinie, je ne le sais pas, je ne le vois pas. Je ne vois pas même que la chère image, retenue en vain par toutes les énergies de mon cœur et de ma pensée, s'éloigne de moi comme les arbres du chemin s'éloignent du voyageur. La voilà déjà presque indistincte et s'effaçant de plus en plus. J'essaie de comprendre ce que me dit la Liturgie, à savoir que « la vie n'est pas ôtée, mais changée », et

que par conséquent, l'adieu qui me fut si cruel n'était qu'un *au revoir* dans une maison nouvelle qui est à deux pas de mon seuil. Seulement je mesure ces deux pas avec le myriamètre qui me sert à mesurer le temps de ma douleur et je continue à ne pas comprendre.

Le temps n'existait pas dans la pensée de l'homme avant sa chute. Adam qui participait à l'éternité divine sous les frondaisons béatifiques de son Paradis ne pouvait en avoir aucune idée. Sa prévarication le lui révéla et ce fut son principe de mort. Les heures et les années commencèrent aussitôt pour lui et, du même coup, l'apparente captivité de son âme désolée dans chacune d'elles.

Les revendicateurs du Paradis terrestre qu'on nomme vulgairement les saints sont des hommes pour qui le temps n'existe que comme un ennemi mortel qu'il faut détruire et dont le nom même ne vaut pas d'être prononcé. Ils ne disent jamais : J'ai le temps!

ou : Je n'ai pas le temps ! formules si vaines à leurs yeux qu'ils ont à peine le moyen de les différencier du mensonge. *Annos æternos in mente habui*, répondit un jour un trappiste à un visiteur qui lui en parlait et qui n'en put tirer autre chose.

« Toutes les choses ont leur temps », a dit Salomon. Que voulez-vous que fassent du temps ceux qui ont quitté toutes les choses ? On dit communément d'un soldat libéré qu'il a fait son temps et on le dit aussi d'un galérien rendu à la liberté. Celui qui s'éloigne de ce monde pour toujours, de manière ou d'autre, volontairement ou involontairement, est un homme qui a fait son temps...

Plût à Dieu que j'eusse fait le mien et que je n'eusse plus rien à démêler avec cet impitoyable geôlier !

XXIII

« LE TEMPS EST UN CHIEN QUI NE MORD QUE LES PAUVRES »...

« Le temps est un chien qui ne mord que les pauvres », disait un malheureux dont l'expérience est incontestable. Je pense qu'il mord aussi quelquefois les riches puisqu'il y en a d'enragés, mais le cas est rare et la morsure, en général, doit être bénigne.

Moi, je suis mordu férocement presque tous les jours, même dans les années bissextiles, et plusieurs diront que ces méditations quotidiennes le prouvent surabondamment. Je ne sais pas si ces bonnes gens méritent qu'on les écoute, mais il est certain que je suis très pauvre et que le molosse est fort excité.

Comment cela finira-t-il? Je voudrais tant jeter hors de moi toutes les images qui me font souffrir et donner du même coup à quelques âmes blessées le médicament de compassion religieuse qui leur est ordinairement

refusé ! En aurai-je seulement la force ? Me sera-t-il donné de continuer jusqu'au bout ? J'ai beau savoir que Dieu me protège et me nourrit chaque jour, ma foi est si faible que je crains de périr de misère.

La misère pourtant est du Saint-Esprit, c'est-à-dire du Dieu vivant. Je me souviens d'avoir écrit cela. Elle ne peut donc pas me donner la mort. Mais l'angoisse continuelle peut me la donner. Voilà plus de quarante ans que je cherche uniquement le Règne de Dieu et sa Justice en accomplissement du Précepte. Le surcroît promis ne m'a pas été refusé, en ce sens que j'ai pu considérer, sans amertume ni envie, les volatiles du ciel et même les lys des champs à qui le Père céleste procure lui-même le vêtement et la nourriture.

Cependant, parce que je suis un privilégié de la souffrance, il fallait que l'angoisse accompagnât toujours le bienfait, soit un peu

avant, parce qu'il se fait attendre, soit aussitôt après, parce qu'il n'assure que le lendemain.

L'Evangile me dit que les oiseaux dont je dois imiter la confiance n'ont pas de grenier, et voilà que, pour mon tourment et ma confusion de chaque jour, j'ai l'obsession du grenier, comme si je pouvais être oublié de la Providence miraculeuse ! C'est une peine qu'il me faut porter avec beaucoup d'autres peines.

Il est vrai que cela me fait une situation exceptionnellement avantageuse pour scruter la paradoxale angoisse de tout le monde en ces jours affreux.

Le troisième hiver de Guillaume est sur le point de commencer. L'infâme entreprise de ce chenapan a détruit les greniers des pauvres. Comment dire à cette multitude qu'elle est bienheureuse, parce que le royaume des cieux lui appartient ? Comment lui faire en-

tendre que ceux qui pleurent seront consolés et que ceux qui souffrent pour la justice deviendront, un jour, les habitants du Paradis?

Il faudrait au moins, pour commencer, qu'elle acceptât l'idée de châtiment, la nécessité d'une expiation, et il paraît que c'est impossible. Les pasteurs, attentifs à se paître eux-mêmes, ne veulent absolument pas de cet argument de pénitence qui les condamnerait avant leurs troupeaux.

On ne peut pourtant pas conjecturer le désespoir d'un si grand peuple qui a reçu tant de promesses et que la Vierge de Compassion a visité trois fois en vingt-cinq ans. Alors il ne resterait plus pour la France que la *culture* par la Misère dont une expérience très longue m'a fait connaître les puissants effets.

Un homme de génie a écrit que l'esclavage avait été, avant l'ère chrétienne, tout un christianisme intérieur pour la gentilité. Dans le

même sens, ne pourrait-on pas dire que la misère complète, la misère qui écrase le cœur et qui fait les hommes semblables à des chevaux de bataille mutilés, est — à défaut de la foi vivante — le spécifique suprême de l'Esprit-Saint pour surnaturaliser notre christianisme déchu ?

XXIV

JE N'AIME PAS LE DIMANCHE...

Je n'aime pas le dimanche ! Impossible d'échapper à la nécessité de ce monstrueux aveu. Le Jour du Seigneur est celui où les chrétiens se moquent de lui avec le plus d'attention et de ferveur.

C'est le jour du triomphe hebdomadaire des Bien Pensants, le jour de la messe paroissiale où les smalahs de la dévotion raisonnable viennent offrir les lieux communs de leur piété. C'est le jour des toilettes hivernales ou estivales qui ne sont arborées que pour les visites sérieuses. C'est le jour où le curé toujours vénérable, quelquefois même florissant, annonce économiquement la parole de Dieu et flagorne son auditoire en promulguant l'émolliente supériorité du Conseil sur le dur Précepte évangélique atteint de caducité.

Les autres jours de la semaine appartien-

nent aux affaires sérieuses. On les abandonne avec bonté à quelques personnes qui ont du temps à perdre et qui croient, dans leur simplicité, que le Sacrifice de l'Autel a une quotidienne importance. Les prêtres disent la messe tous les jours, parce que c'est leur métier et qu'au demeurant, c'est une manière honnête de tuer le temps. Tout le monde sait qu'il est inutile d'aller à l'église tous les jours et que, à l'exception du dimanche et des fêtes carillonnées, l'assistance à la messe n'est pas *obligatoire*.

Or les hommes libres se reconnaissent à ce signe qu'ils ne donnent à Dieu que ce qui est strictement obligatoire, la religion bien entendue les ayant heureusement préservés de toute exagération ou intempérance de prière. Conséquence naturelle de la distinction lumineuse du Précepte et du Conseil que les saints d'autrefois ne connurent pas et qui leur eût épargné bien des déboires.

Pour ne donner qu'un exemple, la guerre actuelle qu'il est convenable de déplorer, quand elle n'est pas une occasion de s'enrichir, la guerre a, au moins, cet avantage d'avoir fait comprendre aux prêtres qu'ils sont des hommes, des citoyens, qu'ils se doivent à l'Union sacrée et qu'il y a pour eux un devoir plus pressant que la célébration des Saints Mystères qui n'est vraiment pas un précepte à mettre en avant lorsque la patrie est en danger.

Ainsi doivent parler les paroissiens du dimanche, c'est-à-dire les sages, ceux que n'étrangle pas le fanatisme religieux et qu'on nomme avec raison des hommes ou des femmes de leur siècle.

J'ai le malheur de les avoir en exécration et de ne me sentir heureux à l'église que les jours de la semaine où je suis sûr de ne pas les rencontrer. Je ne sais pas, il est vrai, de quelles unités se compose l'assistance, tel ou

tel de ces jours où les chrétiens privés de sagesse ont du temps à perdre. Mais il m'est permis de supposer que quelques-uns sont venus là pour prier, un ou deux sur la douzaine, peut-être un peu plus, et cela me fait une atmosphère tolérable. Le dimanche, sans doute, je suis bien forcé d'affronter les autres, puisque c'est *obligatoire*, mais avec un horrible serrement de cœur et une crainte extrême d'attraper leur gale.

Je ne me représente pas un curé disant à ce troupeau que la sanctification du dimanche, recommandée si expressément à la Salette, est impossible sans la sanctification des autres jours de la semaine, que le travail impie du dimanche, par exemple, qui nous rend odieux au Seigneur, est la conséquence inévitable du travail sans prière des jours ordinaires et que, par suite, l'assistance à la messe quotidienne est une pratique *nécessaire*.

Une telle prédication déterminerait aussitôt

l'ahurissement et le scandale des Bien Pensants, pour ne rien dire du coup de crosse pontifical que l'audacieux ne tarderait pas à recevoir sur la tête. Des absolutions tant qu'on voudra, mais *pas d'Absolu!* Surtout pas d'affaires! Telle est l'inchangeable consigne dans notre monde sacerdotal qui tend de plus en plus à ne voir que du « conseil » d'un bout à l'autre de l'Evangile.

Voici ce que m'écrivait, en 1909, un prêtre très pauvre qui me suppliait de lui donner quelques-uns de mes livres :

« Ici on s'offense de votre style « fou, indéfinissable, impossible », de votre « fanatisme » et de votre « intransigeance » qu'on dit être de l'anachronisme. Mais c'est précisément ce qu'on vous reproche qui me rend si sympatique votre personne d'écrivain; car moi aussi je suis un fanatique de la sainte Intolérance en matière de christianisme et je comprends les folies du style chez ceux qui ont au cœur

la sainte et trop rare folie de la Vérité méconnue et outragée. C'est une folie un peu pareille qui m'a fait, voici quatre ans bientôt, sortir du ministère paroissial où j'étais las de sacrifier par ordre, à peu près tous les principes de la Morale et Ascèse catholiques et me condamner de préférence à un exil qui n'est ni bien renté ni agréable, mais où je peux du moins monter à l'autel chaque matin, sans avoir à me dire qu'il me faudra, dans la journée, renier pratiquement, dix et vingt fois, le Dieu qui s'immole entre mes mains de prêtre... »

Je crois me rappeler que cette lettre, venue de loin, m'est arrivée précisément *un dimanche*.

XXV

MAIS, TOI-MÊME, LÉON BLOY ?...

Mais, toi-même, Léon Bloy, qui te moques des chrétiens plus les honorables, où en es-tu? Quelle est la qualité de ta prière ? Voici :

— Je vais communier. Le prêtre a prononcé les paroles terribles que la piété charnelle dit *consolantes :* Domine, non sum dignus... Jésus va venir et je n'ai qu'une minute pour me préparer à Le recevoir... Dans une minute, Il sera « sous mon toit ».

Je ne me souviens pas d'avoir balayé cette demeure où Il va pénétrer comme un roi ou *comme un voleur*, car je ne sais que penser de cette visite. L'ai-je même jamais balayée, ma demeure d'impudicité et de carnage?

J'y jette un regard, un pauvre regard d'épouvante, et je la vois pleine de poussière et pleine d'ordures. Il y a partout comme une odeur de putréfaction et d'immondices.

Je n'ose regarder dans les coins sombres. Aux endroits les moins obscurs, j'aperçois d'horribles taches, anciennes ou récentes qui me rappellent que j'ai massacré des innocents, en quel nombre et avec quelle cruauté!

Mes murs sont pleins de vermine et tout ruisselants de gouttes froides qui me font penser aux larmes de tant de malheureux qui m'implorèrent en vain, hier, avant-hier, il y a dix ans, il y a vingt ans, il y a quarante ans...

Et tenez ! *Là*, au-devant de cette porte pâle, quel est ce monstre accroupi que je n'avais pas remarqué jusqu'ici et qui ressemble à celui que j'ai quelquefois entrevu dans mon miroir?

Il paraît dormir sur cette trappe de bronze scellée par moi et cadenassée avec tant de soin pour ne pas entendre la clameur des morts et leur *Miserere* lamentable.

Ah ! il faut être vraiment Dieu pour ne

pas craindre d'entrer dans une telle maison !

Et Le voici ! Quelle sera mon attitude et que vais-je dire ou faire ?

Absolument *rien.*

Avant-même qu'Il ait franchi mon seuil, j'aurai cessé de penser à Lui, je n'y serai plus, j'aurai disparu, je ne sais comment, je serai infiniment loin, parmi les images des créatures.

Il sera seul et nettoiera Lui-même la maison, aidé de Sa Mère dont je prétends être l'esclave et qui est, en réalité, mon humble servante.

Quand Ils seront partis, l'Un et l'Autre, pour visiter d'autres cavernes, je reviendrai et j'apporterai d'autres ordures.

(Léon Bloy, *Le Pèlerin de l'Absolu.*)



XXVI

NOUS SOMMES FAITS CEPENDANT POUR ÊTRE DES SAINTS...

Nous sommes faits cependant pour être des saints. Si quelque chose est écrit, c'est certainement cela. La sainteté nous est tellement demandée, elle est tellement inhérente à la nature humaine que Dieu la préjuge, pour ainsi dire, en chacun de nous, par les sacrements de son Eglise, c'est-à-dire par des signes mystiques opérant invisiblement dans les âmes le commencement de la Gloire. *Sacramentum nihil aliud nisi rem sacram, abditam atque occultam significat.* Cette chose sacrée et mystérieuse dont parle ici le Concile de Trente a pour effet d'*unir* les âmes à Dieu. La théologie la plus transcendante n'a rien de plus fort que cette affirmation.

Il y a même trois sacrements qui impriment caractère et dont la marque est indélébile. On est donc virtuellement des saints, des colonnes

de gloire éternelle. Un chrétien peut renier son baptême, exclure le Saint-Esprit de sa pensée, rejeter, s'il est mauvais prêtre, la succession des Apôtres conférée par l'ordination sacerdotale, il peut se perdre à jamais ; rien ne sera capable de le désunir, de le séparer de Dieu, et c'est un insondable mystère de terreur que cette obstination du Signe sacré jusque dans les affres infinies de la damnation. Il faut dire alors que l'enfer est peuplé de saints effroyables devenus compagnons des épouvantables anges!

Quelle que soit la malice des uns et des autres, ils ont Dieu en eux. Autrement ils ne pourraient pas subsister, même à l'état de néant, puisque le néant, inconcevable, lui aussi, sans Dieu, est le réservoir éternel de la Création.

Tout ce que Dieu a fait est saint en une manière que Lui seul pourrait expliquer. L'eau est sainte, les pierres sont saintes, les

plantes et les animaux sont saints, le feu est la figure dévorante de son Esprit-Saint. Toute son œuvre est sainte. L'homme seul, plus saint que les autres créatures, ne veut pas de la sainteté.

Il la juge ridicule et même outrageante pour sa dignité. Tel est, au vingtième siècle de la Rédemption, le résultat visible et sensible de l'infidélité de tant de pasteurs, de la cécité monstrueuse procurée par ceux qui devaient être la lumière du monde et qui éteignirent toute lumière.

Il est bien certain que jamais, à aucune époque, les hommes ne furent aussi éloignés de Dieu, aussi contempteurs de la Sainteté qu'il exige, et jamais pourtant la nécessité d'être des saints ne fut aussi manifeste. En ces jours apocalyptiques, il semble vraiment qu'une pellicule de rien nous sépare des gouffres éternels.

Il a été dit à la Salette que l'antique Enne-

mi des hommes serait déchaîné en nos temps; qu'il abolirait la foi, même dans les personnes consacrées à Dieu, lesquelles prendront l'esprit des mauvais anges,... que tout ordre et toute justice seront foulés aux pieds,... que la terre deviendra comme un désert,... que les démons feront de grands prodiges sur la terre et dans les airs... La précision de cette prophétie ne devient-elle pas incontestable ?

La guerre actuelle, qui n'est qu'un prodrome, s'accomplit sur la terre et *sous* la terre; elle s'accomplit sous les eaux et dans les airs, par des moyens épouvantables inimaginés jusqu'ici. Elle est destructive des hommes et des choses à un point tel qu'il est difficile déjà de concevoir une survie de quoi que ce soit. Tous les savants du monde, chimistes ou mécaniciens, sont exclusivement acharnés à la recherche de l'homicide multitudinaire par l'écrasement, la submersion, la déflagration ou l'empoisonnement. Le mal a des aspects

si nettement surnaturels que les matérialistes les plus bas sont forcés d'avouer que ce qui se passe est diabolique.

Comment expliquer alors, sinon par le diabolisme même, le refus enragé de l'unique porte par laquelle on se puisse évader d'un pareil enfer ?

Cet inconcevable refus de la Lumière et de la Gloire se nomme la sagesse humaine. « Tout le monde n'est pas appelé à la sainteté », dit un lieu commun démoniaque. A quoi donc es-tu appelé, ô misérable ! et surtout en ce moment ? Le Maître a dit qu'il fallait être parfait. Il l'a dit d'une manière impérative, absolue, donnant à comprendre qu'il n'y a pas moyen d'être autre chose et ceux qui ont le devoir d'enseigner sa Parole, en offrant eux-mêmes l'exemple de la perfection, ne cessent d'affirmer que cela n'est pas nécessaire, qu'une bonne petite moyenne d'amour est plus que suffisante pour le *salut* et que le désir de la

voie surnaturelle est téméraire, quand il n'est pas une coupable présomption.

Aliquam partem, allèguent-ils, avilissant une expression de la Liturgie, une toute petite place dans le Paradis, voilà ce qu'il nous faut. Ils donnent à cette reculade impie, à ce reniement formel de la Promesse divine, une couleur d'humilité, omettant avec astuce la suite grandiose des deux mots liturgiques où il est précisé que le « partage » proposé n'est pas moindre que « la société des Apôtres et des Martyrs ».

Mais les esprits lâches et les cœurs médiocres ne peuvent rien contre la Parole de Dieu et l'*Estote perfecti* du Sermon sur la Montagne continue à peser sur nous infiniment plus que tous les globes du firmament.

La sainteté a toujours été demandée. Autrefois on a pu croire qu'elle était demandée de très loin, comme une échéance incertaine pouvant être périmée. Aujourd'hui elle nous

est présentée à notre porte par un messager hagard et tout en sang. Derrière lui, à quelques pas, la panique, l'incendie, le pillage, la torture, le désespoir, la plus effroyable mort...

Et nous n'avons pas même une minute pour choisir !

XXVII

IL Y A POUR LE DIABLE DES ÉPOQUES FASTES...

Il y a pour le Diable des époque fastes, d'inexplicables moments où une licence extraordinaire est accordée aux puissants de son enfer. Il est bien évident que tel est le cas en Europe depuis deux ans et que cela peut durer longtemps encore. Mais le bouleversement actuel est trop grave, trop universel, pour n'avoir pas été annoncé par quelque tourbillon préliminaire.

Quelqu'un se souvient-il encore de l'affaire Dreyfus, chose de néant qui devint aussitôt mondiale, il y a vingt ans, et qu'il est difficile aujourd'hui de retrouver sous la poussière ?

Ce conflit grotesque et affolant, manigancé avec une astuce profonde par les bons amis de l'Allemagne, était — on commence peut-être à le voir — une tentative pour détraquer la France, pour la priver de son équilibre, de sa clairvoyance et de sa force. Il fallait qu'elle

devînt une proie facile et le résultat parut avoir dépassé toute espérance.

La rafale venue des Lieux Bas fut si puante et si forte que même les brutes comprirent ou durent comprendre qu'ils se passait quelque chose de surnaturel. Du jour au lendemain tout devint conjectural. Les amitiés les plus solides se dévissèrent soudain et une défiance diabolique prit la place de tous les ciments. A l'exception de quelques solitaires conspués, toute une nation réputée la plus propre de l'univers voulut se baigner dans le fleuve de boue qui coulait à travers la France, du nord au sud, et elle le voulut tellement qu'on se battait pour avoir les plus sales places.

La meilleure en ce sens ayant été conquise du premier coup par un immonde romancier, on vit des artistes se précipiter avec lui dans le bourbier. Oui, on a vu cela: de très nobles artistes, des intelligences très haut situées annihilées et idiotifiées par un mirage de jus-

tice ou de compassion imbécile, se mettant à la remorque d'une crapule infâme cent fois vomie et faisant ainsi le jeu des ennemis de la France !

J'étais alors à l'étranger, inondé de tristesse et de dégoût, bien placé pour assister à cette agonie que nul ne paraissait voir, tout rempli de la pensée que ma voix, si faible alors, ne serait entendue par personne et agonisant moi-même de désespoir.

Echappé miraculeusement à cet exil, il me fallut endurer la honte infinie de retrouver une patrie où tout le monde semblait avoir perdu la raison. Emile Zola régnait alors tout à fait, en attendant qu'il crevât, comme il avait vécu, dans les excréments, et l'imbécile Guillaume, heureusement atteint déjà de l'inexplicable cécité dont il va mourir, continuait ses préparatifs de guerre, ne comprenant pas que c'était le bon moment. Il lui fallut pour se décider, quinze ans trop tard, la folie fu-

rieuse du *tango* qui lui donna l'illusion d'une pourriture complète. Mais c'était un moindre mal que le crétinisme de l'Affaire et il découvrit bientôt que la Reine des nations vivait encore, malgré tout.

Assurément on peut dire qu'elle a été préservée, en 1899, du plus effroyable danger. L'histoire le dira peut-être. Jamais la France n'avait été aussi démantelée, aussi désarmée, aussi mûre pour la défaite, pour la captivité, pour l'esclavage le plus rigoureux. La mystérieuse Race juive, assistée de tous les démons d'Outre-Rhin, prenait ou allait prendre alors sa revanche de beaucoup de siècles d'obnubilation et d'opprobres.

Il s'en est fallu d'un cheveu de la Vierge Marie, juive elle-même, mais conculcatrice de Satan et Reine de France, qui voulait, pour l'antique Peuple de Dieu d'où elle est sortie, un meilleur triomphe dans le voisinage de la Fin des Temps.

XXVIII

TRANSLATION HISTORIQUE DES PORTES DE L'ENFER...

Translation historique des portes de l'enfer. A l'extrême fin du siècle dernier, la spirituelle France était menacée d'imbécillité. Quinze ans plus tard, une Volonté supérieure ayant transféré le Démon dans l'épaisse Allemagne, celle-ci qui n'avait rien à perdre intellectuellement, devint aussitôt la plus dangereuse de toutes les brutes. La première ne pouvait que descendre un peu au-dessous d'elle-même, pour quelques jours ; la seconde, située au plus bas étage, ne pouvait étonner le monde que par son ingression définitive dans l'animalité.

Certes, la bêtise allemande était proverbiale depuis toujours. On savait la horde germanique basse, haineuse, déloyale, cupide, stercoraire et facilement atroce. Il y avait les sou-

venirs de 1814, de 1815, de 1870, effacés, il est vrai, en grande partie, par la générosité ou la frivolité française, malgré les efforts de quelques historiens, dont j'ai l'honneur d'être, qui voulaient que certaines abominations ne fussent pas oubliées. Mais on tenait précisément à les oublier.

On en était venu à supposer une Allemagne douce et inoffensive et son chef passait pour un « mystique de la paix », selon le mot ridicule attribué à un de nos plus célèbres musiciens, — cependant qu'elle préparait, presque sous nos yeux, le plus formidable matériel de guerre et qu'un prodigieux réseau d'espionnage facilitait à l'avance l'invasion de notre territoire.

Le réveil fut ce qu'il devait être. On se trouva tout à coup en présence d'un déluge de barbares outillés diaboliquement pour l'extermination et la destruction. L'horreur fut si grande qu'elle n'est explicable que théolo-

giquement, par l'hypothèse probable d'une *possession collective*... Comment interpréter autrement le fait que voici ?

Des centaines de milliers d'hommes sont habitués à la vie calme et sédentaire dans les villes ou les villages d'un grand empire, exerçant des professions diverses. Quelques-uns même, on veut le croire, incapables d'une injustice flagrante, honorables même autant que le puissent être des Allemands ; bons époux, bons pères de famille, à la façon des prolifiques marsupiaux et délicieusement engourdis dans leur somnolente bêtise congénitale.

Un ordre souverain les appelle à prendre les armes. Ils obéissent en maugréant, cela va sans dire, mais ils obéissent comme des esclaves sous la trique de l'excitateur. On peut même ajouter qu'une sorte de mysticisme ténébreux les a prédisposés, dès l'enfance, à l'adoration de la botte prussienne de leur Kaiser

Isapostole qui leur paraît une émanation divine.

Qu'arrive-t-il alors ? Aussitôt qu'on leur a donné un fusil et un casque à pointe, avec la ration obligatoire et teutonique de coups de poing en pleine figure pour la moindre faute, ces hommes placides et insignifiants deviennent sans transition des brutes enragées, des instruments sûrs de destruction, de profanation, de carnage, d'incendie, de viol, d'atrocités infernales.

Joseph de Maistre a dit en propres termes qu'en 1793, la plupart des Français furent habités par les démons. C'est possible. Seulement ce savoyard plein de rêves qui n'avait rien compris à la Révolution, ne vit pas que la plus sublime pénitence militaire allait être la suite et le contre-poids de ce délire momentané d'une nation que Dieu préférait à toutes les autres.

Il n'en va pas ainsi de l'Allemagne, surtout

de l'Allemagne prussianisée, laquelle n'a pu être préférée que par le Diable. Avant l'annexion de tous les peuples germaniques par les ineptes successeurs de Frédéric II, on pouvait se contenter de voir en eux simplement une race inférieure de domestiques et de mercenaires qu'il suffisait de surveiller avec attention.

Autrefois, cependant, bien longtemps avant Luther, elle avait donné quelques saints à l'Eglise et même, au commencement du siècle dernier, on avait vu sortir d'une vieille souche de paysans de Westphalie l'étonnante fleur de mysticité chrétienne qui se nomme Anne-Catherine Emmerich. Mais rien, au delà du Rhin, ne subsiste aujourd'hui de ces empreintes.

1870 est venu et il n'y a plus eu que la Prusse et son incommensurable orgueil d'avoir vaincu la France par trahison. Napoléon à Sainte-Hélène regretta fort amèrement de ne

l'avoir pas anéantie quand il le pouvait ; mais le pauvre grand homme fasciné par l'espérance de partager avec Alexandre la domination universelle, n'avait pas osé contrister le tzar parricide et astucieux qui tenait à cette volière de reptiles. On sait ce que cette complaisance a coûté à la France et ce qu'elle coûte aujourd'hui au monde entier.

Une imagination religieuse peut se représenter l'Europe actuelle, c'est-à-dire le monde, comme une pyramide au sommet de laquelle est accroupie la Prusse ennemie de Dieu et des hommes. C'est de là que viennent les influences néfastes, les conseils de perdition, les sentences de mort. C'est le lieu du mensonge, de la perfidie, de l'orgueil bête, de la folie furieuse des grandeurs, c'est le paradis de Satan qui s'y fait adorer sous les dégoûtantes espèces d'un empereur en putréfaction.

Lorsque, fatigué de la France que protégeait la Mère de Dieu et où trop d'âmes gé-

néreuses s'opposaient à lui, le vieux Capitaine de l'enfer s'y installa, il était bien sûr d'y pouvoir loger avantageusement quelques milliards de ses démons, sans préjudice de ses entreprises habituelles sur d'autres contrées moins hospitalières. Quel lieu de la terre eût été plus digne de son choix ?

La Prusse apostate dès le commencement, avant même d'être devenue un petit royaume, s'agrandit peu à peu en vertu de ce principe que tout ce qui avoisine est bon à prendre et elle continua avec l'insolent bonheur des pirates qui ne peuvent prétendre qu'à la pendaison en cas d'insuccès.

Quand le premier Frédéric, électeur de Brandebourg, duc de Prusse et grand-père de Frédéric II surnommé le grand, devint roi, il y eut quelque hésitation sur le nom à donner au nouveau royaume. Il fut d'abord question de le nommer *royaume des Vandales*, parce que les Vandales avaient occupé autrefois le

nord de la Germanie. Ce nom prophétique malheureusement fut écarté et celui de Prusse prévalut. La veille de son couronnement le nouveau monarque institua l'ordre de l'*Aigle noir*. On sait avec quel tendre soin ses successeurs ont cultivé ce rapace.

Il n'y a pas d'histoire aussi parfaitement ignoble que celle de la Prusse. A l'exception de Frédéric II qui fut un sage brigand et un sodomite austère, la dynastie des Hohenzollern est une purulence continuelle sans l'atténuation d'un seul acte de grandeur. Quand l'hégémonie allemande lui fut acquise, — Dieu sait au prix de quelles iniquités diplomatiques et de quelles turpitudes, mais surtout après le guet-apens de 1870 ! — son unique étude fut d'acclimater le démon prussien dans toute l'Allemagne, et elle y parvint avec une facilité qui épouvante.

De la Baltique au Danube et du Rhin jusqu'à la Pologne, tout le monde était mûr pour

la trique et les coups de botte. Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer et Nietzche avaient nivelé toutes les âmes pour la servitude, en faisant passer sur elles l'écrasant rouleau d'une philosophie qui n'épargna que le ventre pour que les galériens ne fussent pas sans consolation.

L'Allemagne chrétienne des vieux siècles appartient désormais comme une chienne à celui, quel qu'il soit, qui lui donne à manger, le bâton levé. Peu lui importe la qualité des aliments. Charognes ou excréments, elle avale tout et son appétit est insatiable. Lorsque Guillaume deuxième et dernier n'aura plus d'ordures à lancer au monstre, il se jettera sur lui et le dévorera pour en crever aussitôt après.

Dieu veuille ne pas refuser cette grâce aux saints de France qui l'implorent dans le Paradis !

XXIX

J'AI ÉCRIT « L'AME DE NAPOLÉON »...

J'ai écrit *L'Ame de Napoléon.* Celle de Guillaume, que je n'écrirai pas, me décourage et m'épouvante. Il faut pourtant qu'il y ait en lui l'âme d'un être humain, puisque la métempsychose n'existe pas. Sans doute, on imaginerait volontiers le principe de vie d'une bête malfaisante animant la carcasse de cet empereur. Malheureusement ce n'est pas possible.

On se trouve en présence d'un homme horriblement impur, il est vrai, ayant été engendré par un Hohenzollern qu'il fallut enterrer précipitamment, mais tout de même apparenté au genre humain.

Oui, cet individu est réellement un homme, un être fabriqué à la Ressemblance de Dieu, doué jusqu'à un certain point des facultés essentielles à notre espèce, capable de discer-

nement, responsable de ses actes et appelé à en rendre compte, ayant même ou ayant eu comme chacun de nous, — ô prodige ! — un ange gardien qu'il a dû congédier et remplacer depuis longtemps.

Seulement c'est un sot et un sot allemand, imperméable, autant que l'eau bourbeuse, à toute lumière supérieure et se croyant lui-même la Lumière. Il est surtout Prussien, fils de Prussien et l'aboutissant d'un lignage de bandits. Très fier de cette origine qui le dispense de toute originalité personnelle, il s'imagina, dès le commencement, que la plénitude biblique résidait en lui.

A la fois prophète et grand capitaine, par droit de naissance, obéi par dix millions de soldats comme Dieu ne fut jamais obéi, il ne lui restait plus qu'à s'ingérer dans les desseins de la Providence et il n'y manqua pas lorsque l'heure lui sembla venue.

Ramassant un peu de la boue des marecages

de son pays dans laquelle avaient craché les soldats de Napoléon, il estima que cela valait bien le liniment miraculeux de l'aveugle-né et il en frotta ses opaques yeux dans l'espoir d'obtenir une clairvoyance infiniment supérieure à celle du plus glorieux des conquérants. Tout à fait sûr alors de dompter la terre, à l'instar de Mahomet, enfant d'Ismaël, il leva sa main d'infirme contre tous les peuples qui levèrent aussitôt la main contre lui.

Après deux ans, il est possible d'entrevoir l'affreuse fin de cette pasquinade bête et impie qui a déjà coûté la vie à des millions d'hommes, en donnant à toute l'Europe l'aspect d'une immense plaie. Mais le paillasse impérial demeure comptable des abominations qu'il a voulues pour que son nom d'imbécile fût magnifié.

Son âme demeure aussi, son âme immortelle. On se demande avec terreur ce qu'elle a bien pu devenir, cette âme faite pour chercher

Dieu et qui n'a jamais rencontré qu'un Brandebourg fétide sous la défroque poussiéreuse d'un empereur allemand. Mais il n'y a que des chrétiens pour se demander cela.

Qu'est-ce qu'une *âme* pour le « matériel humain » de la Germanie prussianisée ? A ce seul mot, on croit entendre le gros rire bête de la Souabe ou de la Franconie, et ce rire devient une convulsion en passant par Berlin pour arriver à Koënigsberg où gisent les squames du vieux cloporte de l'athéisme bourgeois, Emmanuel Kant. — Une âme à notre Kaiser bien-aimé ! Une âme invisible à notre Dieu visible et tangible ! Pourquoi pas une âme à chacun de nous ? Vivent la bière et les saucisses !

Le Kaiser, cependant, n'est plus un jeune Dieu. Il suppure sous sa couronne et la mort lui envoie de temps en temps quelques baisers du haut de la potence que les bons Anglais lui préparent. Son âme à laquelle il ne veut

pas croire doit le gêner aussi quelquefois de ses récriminations. Vainement il a expédié devant lui dans les ténèbres autant d'hommes qu'il en aurait fallu pour peupler tout un royaume. La voie n'est pas obstruée pour si peu et, d'ailleurs, tous ces morts s'écarteraient avec empressement pour livrer passage à un aussi notable récipiendaire.

On a dit souvent et on ne pourra jamais assez dire qu'il y a pour ceux qui meurent des étonnements infinis. On peut, quoique très difficilement, imaginer les sensations d'un aveugle de naissance guéri soudainement de la cécité, ainsi qu'il est raconté dans l'Evangile de saint Jean; mais que penser du saisissement, du cri de Guillaume découvrant tout à coup la réalité de son âme dans cette chose noire, horrible et désespérée qui lui apparaîtra, d'une seconde à l'autre, au beau milieu d'une convergente et implacable Lumière ?...

— Ignorant Dieu et me forçant à l'ignorer, lui dira-t-elle, tu as voulu absorber le monde entier, et voici ta fin, notre fin. « L'univers entier te déteste, tes cheveux te détestent, tes yeux, tes oreilles, tes pieds, tes mains, tes ongles, tout ton corps te déteste. Ils sont honteux et furieux de t'avoir servi, de t'avoir appartenu ; s'ils pouvaient maudire le temps où ils ont été à toi, ils le feraient. La terre est honteuse et furieuse d'avoir été foulée par toi et elle te maudit. Les arbres sont furieux contre toi et frémissent de rage d'avoir porté des fruits pour se convertir en ta chair. Les bêtes, le soleil, la lune, les étoiles, les fontaines, la mer, les poissons de la mer et des fleuves sont furieux d'avoir été à ton service et ils te maudissent de concert. »

Enfin les démons eux-mêmes te maudissent pour avoir donné à Dieu quelques martyrs.

Et toutes ces malédictions ne sont rien en

comparaison de celle des petits enfants que tu as faits orphelins, et celle-ci n'est elle-même rien encore auprès de la malédiction de Dieu qui est notre partage éternel !

XXX

ENCORE UNE FOIS, JE SUIS SEUL...

Encore une fois, je suis seul. Il me semble du moins que je suis tout seul. Nul ne paraît voir ce que je vois ni penser ce que je pense. Arrivé d'un continent inconnu, après des fatigues extraordinaires, pour être spectateur du plus immense de tous les drames, je m'étonne de n'avoir pas un voisin et de ne pouvoir communiquer à personne mes impressions.

J'entends, il est vrai, des sanglots et j'entends des rires, mais à une distance énorme. Les uns pleurent sur leurs morts ou sur la perte de leurs biens, les autres se réjouissent avec infamie des calamités qui leur profitent, et le tout forme comme un étrange concert lointain où l'oreille la plus attentive ne distingue pas une note chrétienne. L'abandon à Dieu recommandé par les Mystiques paraît ici remplacé par l'abandon stupide à je ne sais quel implacable Destin.

L'accroissement continuel des difficultés de la subsistance matérielle a beau avertir les plus épais du détraquement de la mécanique sociale, et la rage visible des entrepreneurs d'anarchie a beau gronder autour d'eux de plus en plus fort ; ils ont des docteurs pour leur enseigner que tout cela n'est qu'une crise passagère, effet d'une excessive tension des ressorts, et qu'aussitôt après la victoire dont ils répondent, hommes et choses reprendront leur équilibre. Si ce n'est pas précisément l'âge d'or qu'ils promettent, ce sera peut être l'âge d'argent ou, au pis aller, « l'âge du papier » qui paraît avoir commencé déjà.

Les intellectuels au front d'airain font sans doute une plus large part au malheur des temps et vont même jusqu'à regarder comme improbable une restitution immédiate du bonheur parfait, mais les uns et les autres ont foi en l'Humanité qui doit accomplir tous les miracles.

Comment ne serais-je pas seul, n'ayant que du mépris pour cette humanité supplantatrice de son Créateur et considérant comme des impostures ineptes du Démon tous les lieux communs de progrès, de civilisation, de politique et surtout de démocratie qui ont remplacé depuis si longtemps la confiance en Dieu ?

Comment pourrais-je supporter le contact des catholiques eux-mêmes, des catholiques modernes qui croient possible de conjoindre le cadavre du passé avec la charogne du temps présent et qui rêvent je ne sais quelle restauration de la vieille bâtisse royale où une niche à chien de garde serait offerte à Notre Seigneur Jésus-Christ ?... La sottise de ces prédestinés au massacre me paraît encore plus impie que l'idiote fureur des pires sectaires.

— Alors, me demandera-t-on, que reste-t-il ? — Absolument rien que l'Eucharistie

dans les Catacombes et l'attente du Libérateur inconnu que le Paraclet doit envoyer, lorsque le sang des suppliciés innombrables et les larmes de quelques élus auront suffisamment nettoyé la terre. Il est évident pour moi que Dieu se prépare à *renouveler toutes choses* et que l'accomplissement est proche de cette prophétie apocalyptique.

« Quand la France aura été purifiée par les fléaux de la justice divine », écrivait Mélanie en 1892, « lorsqu'elle sera presque anéantie, quasi morte, alors Dieu lui donnera *un Homme*. » C'est celui-là, et non pas un autre, que j'attends depuis quarante ans, dans ma solitude.

Bourg-la-Reine, 6 août — 24 octobre 1916.

LETTRE

A

HENRY DE GROUX

Mon cher ami,

Je me réveille enfin de votre Exposition. Il ne m'a pas fallu moins de quatre jours pour sortir de ce cauchemar que la guerre diabolique ne m'avait que trop disposé à subir, cette guerre étant elle-même pour moi une vision d'apocalypse dont l'étonnante horreur, depuis deux ans, m'a presque détruit, vous le savez.

L'auteur de *Sueur de Sang* n'a pas le droit d'être optimiste. Bien longtemps avant la rupture des digues j'avais prévu le déluge. Lorsqu'il commença, ne pouvant plus combattre comme en 1870, et connaissant bien les ennemis atroces de la France, il me vint une constriction du cœur qui ne m'a plus quitté. C'est dans cet état de permanente angoisse que j'ai vu se dérouler l'histoire exécrable et que j'ai pu vérifier tout récemment l'authenticité de votre témoignage d'artiste.

L'expédition a été rude. Je savais d'avance que le

peintre du *Christ aux Outrages* ne pouvait m'offrir que sa vision personnelle de ce fourmillement d'abominations qui épouvante le monde et je ne m'attendais certes pas à des douceurs. Mais j'avoue que ce défilé de trois cents toiles ou dessins exprimant le paroxysme de l'angoisse a déterminé en moi un renouvellement de cette soif immense de Justice qui me torture et qui ne peut être comparée qu'à la nostalgie de la mort. Car enfin, quelque optimiste qu'on puisse être, il n'y a presque pas moyen d'espérer une manifestation prochaine de la Justice, telle du moins que les hommes peuvent la concevoir et on voudrait mourir pour savoir ce que Dieu pense de ces choses au fond de son ciel.

La plus basse des nations souillant de ses sales pieds la noble France, détruisant tout, profanant tout, massacrant tout, depuis vingt-huit mois, sans qu'il soit possible de l'expulser, même au prix des plus héroïques immolations, et cette iniquité prodigieuse ne faisant pas jaillir le sauveur, l'homme providentiel qui apparaît ordinairement lorsque tout semble perdu !

Que d'autres, plus ou moins couards ou profiteurs, s'en consolent dans leurs ordures, moi je ne parviens pas à m'en consoler et j'en meurs! Je suis toujours le pauvre soldat de 1870, l'assistant horrifié des infamies prussiennes que j'ai racontées et qui n'étaient rien alors en comparaison de ce qui se voit aujourd'hui. Je suis surtout et quand même l'évocateur enivré de nos belles époques militaires et, d'être l'impuissant témoin de l'épouvantable affront qui nous est infligé par le dernier de tous les peuples, c'est au-dessus de mes forces !

Je ne saurais vous dire, Henry, l'énorme tristesse qui pesait sur moi en regardant vos dessins et vos peintures dont la précision crucifiante me bouleversait. Les ruines des choses et les ruines des hommes, les « parages du gouffre », comme vous dites, les fusillades d'innocents et les massacres de captifs, les prisonniers fossoyeurs, les théories d'aveugles, les vieilles qui ne peuvent plus pleurer et qui errent, cherchant parmi les décombres de leurs maisons, quelque chose de ce qui fut leur cœur, enfin, et plus que tout le reste, l'étonnant portrait de cet officier alle-

mand prisonnier qui se laissa dessiner par vous.

Ce pastel qui ressemble à un Latour comme un globe de la foudre peut ressembler à quelque pacifique réchaud de ménagère, me parut aussitôt la pièce capitale et j'en garde encore la puissante empreinte. S'il s'agissait seulement d'une œuvre d'art de tout premier ordre, je ne penserais pas qu'il y a lieu de s'étonner de sa présence dans une exhibition de peinture aussi extraordinaire ; mais il y a là, pour moi seul peut-être, bien autre chose. Il y a dans cette figure de soldat pris au filet de la bataille, le symbolisme hautain de l'arrogance germanique portée au point extrême où elle confine à la beauté redoutable que peuvent avoir certaines émissions ou émanations de l'enfer.

La Prusse était devant mes yeux, l'exécrable Prusse, irréductible dans sa barbarie millénaire, mais parée, comme une gourgandine de Samothrace, de tout ce qu'elle a pu voler aux nobles peuples de l'Occident. J'ai passé et repassé devant cette image, sentant bouillonner tout mon sang de vieux latin contre la race abjecte et profanatrice cultivée par les

démons que les chrétiens ont le devoir de détester.

Considérant la briéveté de la vie terrestre et le sérieux de nos destins, je ne lis pas les feuilles, mais j'imagine, mon cher ami, qu'on a dû vous servir le refrain accoutumé de l'hallucination tragique, du besoin qu'on vous suppose toujours d'étonner le monde à coups d'horreur. Je pense, au contraire, que vous êtes naïf comme pourrait l'être un enfant-trouvé de Michel-Ange. Je me persuade facilement qu'il faut avoir un appétit formidable d'innocence et de beauté pour voir et pour montrer, comme vous le faites, ce qui est hideux et ce qui est atroce. Il me semble même qu'une autre impulsion chez un artiste tel que vous est absurde et insupposable.

Puis, comment exprimer autrement les réalités inexpiables de cette guerre sans se condamner au ridicule et sans être un imposteur? On ne voudrait entendre parler que de l'héroïsme incontestable de nos soldats et de leur gloire dont ces pauvres mal heureux ne jouiront guère. Mais les douleurs infinies des innombrables qui ne peuvent pas combattre, le deuil des femmes, le désespoir des enfants et des

vieillards, la profanation des sanctuaires, la destruction systématique des monuments les plus vénérables, tout cela aussi appartient à l'histoire, et la sentimentalité imbécile des infirmiers de la colique bourgeoise n'a pas le droit de l'atténuer.

J'ai nommé tout à l'heure Michel-Ange à qui je ne suis pas assez sot pour vous comparer. Qu'on se représente ce grand homme spectateur de cette guerre et ne pouvant, à cause de sa grandeur, se dispenser de la peindre. Il ferait quelque chose de préliminaire à son *Jugement dernier* et ce serait si terrible que les morts ressusciteraient pour en remourir d'épouvante.

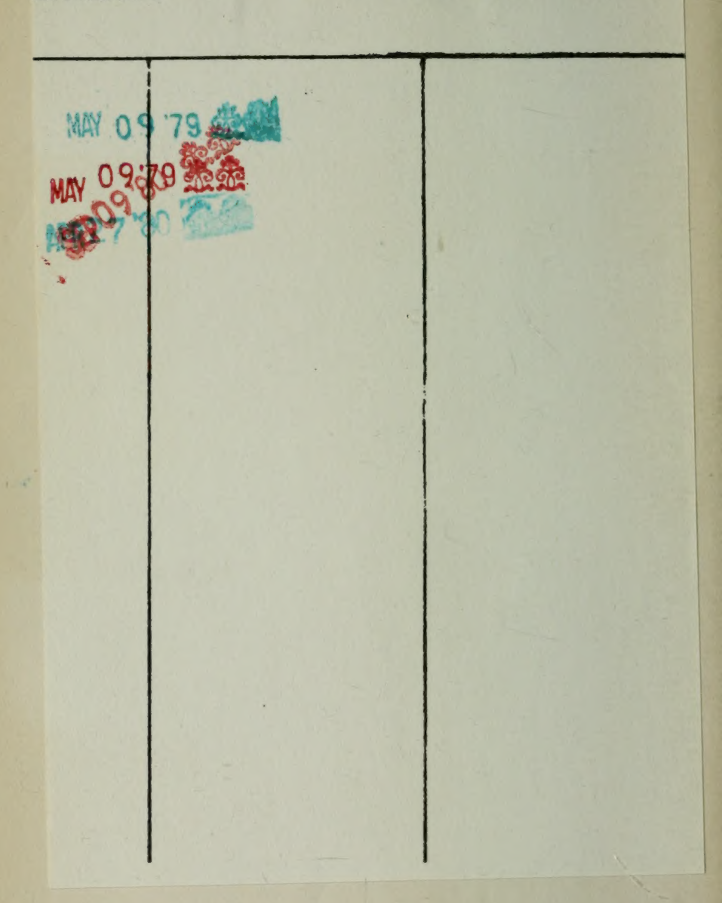
Voilà, Henry de Groux, ce que vous pouvez répondre aux personnes sensibles qui vous reprochent la *fantaisie* de l'effroyable.

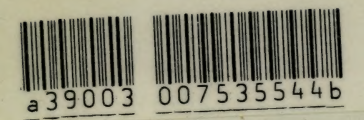
LÉON BLOY.

TABLE

—




MAY 09 '79
MAY 09 '79


a39003 007535544b

